

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

VINGT-TROIS

Fleur de Lune n° 23

Le Mot du Président

Voici donc ce *Fleur de Lune* d'un printemps froid, le vingt-troisième d'une série déjà longue ... Vous y trouverez matière à découvertes et à réflexions, qu'il s'agisse de l'actualité, avec la sortie de *La Marraine du Sel*, ou d'enquêtes sur un passé déjà séculaire – la préhistoire fourréenne, en quelque sorte – avec les aventures électorales vécues par Fourré à l'époque où il était le secrétaire du journaliste et homme politique Gaston Deschamps (ce qui, on le verra, n'était pas nécessairement un poste de tout repos), ou la plongée dans le paysage de son enfance, celui du quai des Luisettes, qu'il a habité – et qui l'a habité – toute sa vie durant, au point de donner ce nom de "Luisette" à l'une des ambassadrices du *Rose-Hôtel*.

Nous avons aussi le plaisir d'accueillir dans nos pages Jacques Boislèvre, qui défend ardemment la cause de Fourré sur le terrain angevin. À l'occasion du cinquantenaire de sa disparition, il a présenté à l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire une "relecture" du *Rose-Hôtel* où s'ouvrent et se dévoilent de nouvelles perspectives. Quant à Jean-Pierre Guillon, comme toujours le nez au vent "de l'éventuel", il a fait de nouvelles connaissances, et découvert de singuliers croisements, vous verrez.

Mais hélas, il n'y a pas que la disparition, il y a un demi-siècle, de l'écrivain que nous aimons et défendons. Des morts plus récentes viennent de frapper l'association, qui avait déjà perdu tragiquement son trésorier, Claude Grimbert, il y a six ans. Et voilà que coup sur coup, en quelques semaines à peine, deux de nos membres disparaissent. Ils nous manqueront. Nous leur rendons hommage dans ce numéro.

Lisez, lisez, vous saurez tout. Et surtout, n'oubliez pas de venir écouter les textes de Fourré, le 27 mai prochain, à la librairie *La Lucarne des Écrivains*.

- **Le mot du Président**

- **Maurice Fourré nous écrit**
- **Parthénogenèse**, par B. Duval, suivi d'un
- **PS**
- **Je suis né à Nantes**, par J. Boislèvre
- « **Ad Æternam** », par J.-P. Guillon
- **Rencontre avec Jacques-Yves Le Toumelin**, par M. Fourré
- **L'Aventure de Melle**, par Ph. Landreau
- **Quai des Luisettes**, par J.-P. Saulnier

- **ÉCHOS ET NOUVELLES :**

- Soirée Fourré
à *La Lucarne des Écrivains*
- Alain-Pierre Pillet
- Adieu au marquis

Maurice Fourré nous écrit ...

C'est à la générosité de sa petite-nièce, Mme Natalie François, que nous devons cette belle lettre, retrouvée à l'occasion de rangements dans une bibliothèque, et écrite par Fourré deux mois et douze jours exactement avant sa mort, survenue le 17 juin de cette même année 1959. C'est la dernière que nous possédions de lui, peut-être la toute dernière qu'il ait adressée à son neveu Jean Petiteau, et l'on peut à bon droit la qualifier de *testamentaire*. Non que Fourré ait voulu y exposer solennellement ses intentions quant à sa-vie-son-œuvre – mais sa mort, que de toute évidence il n'imaginait pas si proche (ne venait-il pas de travailler, pendant l'hiver précédent, aux notes de préparation de son cinquième roman, *Fleur-de-Lune* – resté à l'état de projet – et n'avait-il pas noté sur ses tablettes, au tout début de l'année, ce vigoureux programme : « Préparer d'avance, pendant la confection de *Fleur de Lune*, deux ou trois thèmes et canevas de nouvelles, qui pourraient être mises en route, dès la clôture de *Fleur de Lune* – permettant ainsi de n'être pas à vide et inoccupé, à la sortie du moment tendu de l'exécution du roman, et utilisant, en outre, le mouvement de marche en avant vers la création, pouvant aussi tirer parti des non-dits ou insuffisamment-dits de l'œuvre qui vient brusquement de se clore ») lui apporte *a posteriori* cet éclairage.

C'est à notre connaissance le seul texte où Fourré parle aussi explicitement du miracle que fut pour lui l'éclosion d'une œuvre tardive et longtemps couvée, miracle qui justifie tous les sacrifices de sa vieillesse (« cette épiphanie de l'âge » dont il se plaint que toujours on la lui jette à la figure), comme pour expier une jeunesse trop nonchalante, trop insouciante, à l'image de celle qu'évoque Rimbaud :

Oisive jeunesse
À tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie ...

Mais, comme il le dit malicieusement lui-même, « par chance, ma dernière version est toujours la Vraie ... ».

Angers – dimanche 5 Avril 59

Mon cher Jean,

Je te remercie de ton affectueuse lettre, heureux d'avoir de tes bonnes nouvelles.

Certes, c'est avec plaisir que je pense pouvoir me rendre un jour, pour te voir, dans la région du Nord, que tu habites, et je te remercie d'y penser. Mais présentement, à mon vif regret, je n'en ai point la liberté.

Je suis attendu, après-demain mardi, dans une maison de Repos, à Pornichet ; et j'y dois, dans le calme, profiter des forces, que j'ai la chance d'avoir encore, pourachever une version plus serrée, plus vigoureuse, du *Caméléon* ... que tu connais. Mon travail va bien, il ne faut pas en rompre le fil. Ainsi, j'aurai en train un livre, tout fini, qui pourra honorablement, je pense, prendre rang après le solide *T. de Nègre*, en instance de publication. D'autre part, ce Caméléon clôturé, j'aurai les mains libres pour tout ce que va me demander la sortie de *T. de Nègre*. Il faut une bien méticuleuse organisation de ses forces, pour tenter, à un âge insolite, une sorte de nouvelle carrière littéraire. Car ces deux livres, même le second, indiquent une voie nouvelle pour moi, je crois.

D'un moment à l'autre, j'aurai à corriger, je pense, les épreuves du *Nègre*. Et puis après, ce sera sa sortie, aussitôt, sauf aléas, avec toutes les fatigues afférentes.

Je relis, avec une affectueuse mélancolie, ta gentille lettre, avec ses projets, tous ses détails, une ambiance qui intéresserait ma pensée et mon cœur.

Mais tu comprendras bien qu'ayant trop souvent négligé l'aventure littéraire, je dois, en ce moment, quels que soient les aléas de mon âge, jouer les cartes que j'ai en main, ne serait-ce que pour le principe et pour remercier le sort singulier ...

Pays de Retz, pour me voir, et s'informer de mon travail. Car, par chance, je me trouve étrangement entouré, encouragé, assisté même. L'ouest, très large, aura en la bonté d'y pourvoir. Radio-Bretagne vient de passer le mien un interview pris au Mans, relativement à T. de Nègre. "Ouest-France" m'a signalé comme... "doyen d'âge" (!) et la notice signale "comme..." Doyen d'âge (!) et la notice que tu as pu lire au dos de La Marraine du Sel a été curieusement copiée dans "La Résistance" de Nantes, la "Nouvelle République" de Tours, le "Télégramme de Brest... Tous ces "trapagnes" de l'âge n'ont pas attendu ! --

Le temps est radieux aujourd'hui, comme le jour où j'ai fréquenté l'atelier durant ces vacances, par bonheur et tri, au Ruau. Je les ai toujours très renommées.

Mon cher Jean, veuille agréer, mes vœux, mes affections, la fidélité de mes pensées, mes compliments sincères

PS - Mon "Caméléon..." semble en bonne voie. C'est un étrange travail que de prendre un livre, le refaire autre, tout en l'issant le même. Par chance, ma dernière version est toujours la Vraie. — —

Après, je serai libre - mon devoir élémentaire étant accompli. Et je saurai retrouver une direction qui me mènera vers toi, rien ne m'étant plus facile que de faire un saut de Paris vers Douai. Et alors j'aurai la tête libre. Tandis qu'en ce moment, mon cher Jean, le travail en cours me hante, avec l'obsession de laisser filer la hasardeuse et insolite veine de production - au moment même où je sens poindre le résultat rationnel d'un effort considérable.

Ta mère viendra déjeuner avec moi jeudi dans ma maison de vieillards ... Mais dès mercredi un ami efficace viendra du Pays de Retz, pour me voir, et s'informer de mon travail. Car, par chance, je me trouve étrangement entouré, encouragé, assisté même. L'Ouest, très large, aura eu la bonté d'y pourvoir.

Radio-Bretagne vient de passer de moi un interview pris au Mans, relativement à T. de Nègre. Ouest-France m'a signalé comme... « doyen d'âge » (!) et la notice que tu as pu lire dans (... mot manquant, NdR) de La Marraine du Sel a été curieusement recopiée dans La Résistance de Nantes, La Nouvelle République de Tours, Le Télégramme de Brest ... Toujours cette épiphénomène de l'âge mise en avant ! ...

Le temps est radieux aujourd'hui comme le jour où je fus reçu si aimablement durant ces vacances, par Geneviève et toi, au Ruau. Je vous en exprime mes remerciements.

Mon cher Jean, veuille agréer mes vœux, mon affection, la fidélité de ma pensée, mes compliments.

Maurice

PS Mon Caméléon... semble en bonne voie. C'est un étrange travail que de prendre un livre, le refaire autre, tout en l'issant le même. Par chance, ma dernière version est toujours la Vraie

Parthénogénèse

À propos d'une réédition

Dialogue imaginaire

— ... les personnages qui gravitent ici ... sont vraiment et enfin les enfants qu'eût pu sans tant d'ambiguïté reconnaître Flaubert comme le fruit de sa passade avec Mme Bovary.

André Breton
Préface à *La Nuit du Rose-Hôtel*

— Madame Bovary, c'est moi.
Gustave Flaubert

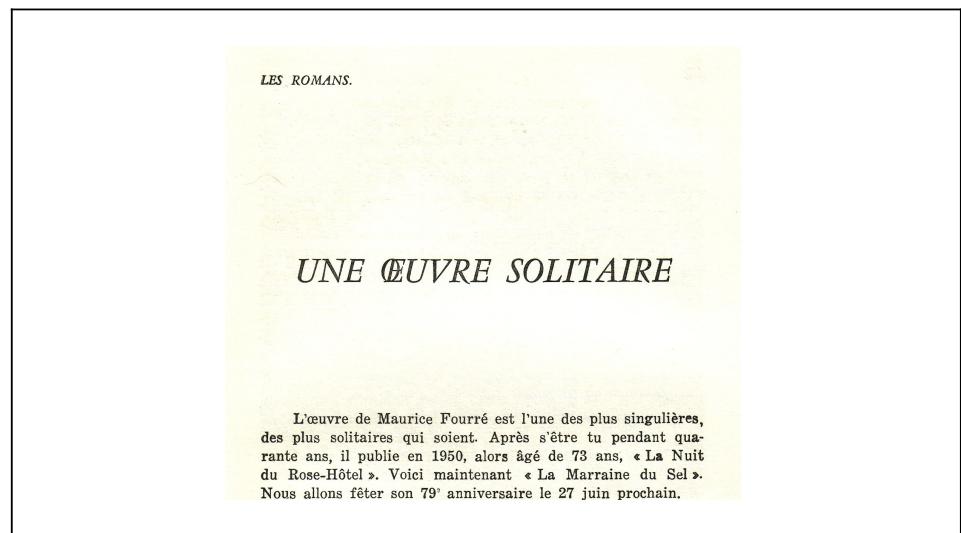
— ...!!!
Maurice Fourré, *Tête-de-Nègre*

“Fourré, c'est le *Rose-Hôtel* !” Intimidé (ou non) par le verdict d'exclusion prononcé par Breton contre un vieux poulain jugé collant, Julien Gracq, interrogé à la fin de sa vie, a tenu à en rester là. Au diable l'accordade un tant soit peu condescendante donnée dans *La Forme d'une ville* à son ancien voisin angevin, et le soutien confidentiel qu'il avait jadis apporté, dès 1951, au premier manuscrit de *Tête-de-Nègre*.

Il en va tout autrement de Michel Butor, qui, conjointement à la note de lecture du fidèle Julien Lanoë dans la Nouvelle NRF, saluait publiquement, dans une revue intitulée *Monde nouveau*, le second opus du « Révélé » de 1950, déjà bien oublié en 1955. Il y décèle un « récit éclaté », qui, après *La Nuit du Rose-Hôtel*, allait contribuer à lui fournir le modèle de sa propre participation à la libération formelle du roman : une entreprise, on le sait, lancée dans les années cinquante, par quelques jeunes Turcs de la modernité littéraire, sous le label des Éditions de Minuit.

D'entrée de jeu, l'article de Butor fait état de ses relations personnelles avec ce confrère quasi octogénaire (un peu comme si, par l'entremise de Fourré, il lui était donné de s'entretenir avec d'illustres précurseurs, Roussel ou Jarry) : « Nous allons fêter son 79^{ème} anniversaire le 27 juin prochain ». En 1956, année de parution de l'article, il s'agissait en fait déjà du quatre-vingtième, car Fourré était bel et bien né, sous Mac-Mahon, en 1876.

Butor lecteur de Fourré, on en rêve encore dans toutes les bibliothèques : intitulée *Une œuvre solitaire*, sa recension critique n'a jamais été recueillie en volume, et nul éloge plus étendu n'est venu lui succéder. Quelques années plus tard, pour la réédition de ses *Machines célibataires* aux éditions du Chêne (1977), Michel Carrouges supprimait l'étude sur le *Rose-Hôtel* qui en avait fait initialement partie. Après avoir eu sa chance, Fourré a vraiment joué de malchance.



Début de l'article signé Michel Butor, dans *Monde Nouveau*, mars 1956

Il faudra donc attendre les tentatives de réhabilitation globale de l'œuvre de Fourré entreprises, après la mort de Breton, au sein même du groupe surréaliste (Philippe Audoin, Jean-Pierre Guillon) ou, plus tard, dans la foulée du *Courrier de l'Ouest*, au sein de telle ou telle université (Jacqueline Chénieux-Gendron, Georges Cesbron, Jacques Boislève, Bruno Chéné, Yvon Le Baut ...) pour que la mise en quarantaine de *La Marraine du sel* commence à s'effriter quelque peu.

Alors, un divertissement, *La Marraine* ?

Oui, mais de haut vol.

Bien après la mort de Fourré, le malentendu subsistait donc, dû, entre autres, à un décalage spatio-temporel qui n'était pas fait pour déplaire à ces jeunes gens épris de science-fiction qu'étaient Butor et Carrouges. De toute évidence, Fourré n'appartenait pas à leur monde de petits Parisiens à la page, et pourtant, sur le plan littéraire, il était du même bord, celui des rimbaldiens qui proclament : « Nous ne sommes pas au monde. La vraie vie est absente », tout en invoquant la *présence réelle* du sacré, ecclésiastique ou non, jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne.

Enfin ... *Fleur de Lune* vint.

Dès son premier numéro, le bulletin de l'AAMF a publié, au fur et à mesure des découvertes, toutes les pièces à verser au dossier de *La Marraine*. Et les membres de l'association en ont eux-mêmes enrichi le corpus, avec, entre autres, l'érudite étude de Jacques Simonelli (*À la recherche de Fol-Yver*), les souvenirs personnels de Fourré quant à la genèse de l'ouvrage, parus une première fois au *Courrier de l'Ouest* sous le titre *Promenade à la rencontre du soleil*, décryptés, un demi-siècle plus tard, par Alain Tallez (*L'effleurement comme art de dire et de vivre chez Maurice Fourré*), sans compter les remarques de l'historien Christian Jouhaux, qui, dans *Sauver le Grand siècle*, confronte la vision fourréenne et la vision gracquienne de la ville de Richelieu.

Et enfin, enfin, grâce au relais indirect du regretté magazine Attila – renaissant aujourd'hui avec les éditions du même nom – qui l'a naguère fait concourir pour son “Prix Nocturne”, *La Marraine du sel* reparaît aujourd'hui, cinquante-cinq ans après 1955, sous une nouvelle robe bleu ciel, aux éditions de L'Arbre Vengeur. Après le *Rose-Hôtel*, c'est le second titre de Fourré à bénéficier d'une couverture en couleurs, assortie d'une bande-annonce signée Breton. Comme l'histoire tout court, l'histoire littéraire se répète.

Mais parfois, elle y met le temps.

Qu'y a-t-il donc, dans cette *Marraine* ?

L'expression d'un point de vue personnel sur « l'Affaire Marie Besnard », fait divers qui défraya longtemps la chronique des années cinquante ? Hormis le meurtre de son mari par une épouse mûrissante éprixe d'un jeune séducteur de passage, et le recours au poison, on chercherait en vain, dans le roman, une référence explicite à ces événements réels. Certes, Richelieu est proche de Loudun, et, de crainte d'avoir des ennuis avec la population locale, Fourré transpose volontiers ailleurs les péripéties vécues relatées dans ses ouvrages (aucun de ses quatre romans publiés ne comporte d'épisode situé à Angers).

Comme on l'a vu dans le film de Ken Russell, cinéaste « baroque » qui eut son heure de gloire dans les années soixante-dix, l'époque des *Diables* est aussi celle du Cardinal. Mais le propos littéraire de Fourré n'est pas davantage celui d'un chroniqueur historique que celui d'un journaliste, encore moins celui d'un de ces romanciers à la petite semaine qu'il traitait superbement, devant Queneau, de « faonniers en chambre » (propos rapporté dans le *Journal* de ce dernier, paru chez Gallimard en 1996).

Alors, *La Marraine du sel*, une relecture parodique de *Madame Bovary*, dont le drame personnel serait considéré cette fois d'un point de vue résolument subjectif, celui de l'amant relayant à point nommé celui du mari trucidé ?

N'en déplaise à Breton, Fourré n'a rien d'un réaliste flaubertien, heurtant de front l'idéalisme bourgeois ; il n'est pas non plus un spiritualiste mauriacien, aux prises avec le “péché mortel” du matérialisme athée. Certes, en contrepoint de l'agonie de Mariette Allespic, propice à sa flamboyante confession, le surgissement, sur les pas de Clair Harondel, de figures d'époux trompés ou déçus (Hyacinthe Labourier, Philibert Orgilex etc.) permet à leur créateur de montrer le bout de l'oreille. Mais Fourré n'a rien d'un moraliste à l'ancienne mode – il les a d'ailleurs tous lus (et surtout relu), comme en témoigne sa description de la bibliothèque du malheureux Abraham Allespic, non moins mercier que “libraire”, au sens qu'avait ce terme à l'époque de Montaigne. Le voilà ici relayé, à brûle-pourpoint, par Montesquieu, qui fut son voisin : “Je n'ai jamais eu une ombre de tristesse, qu'une lecture n'ait dissipée”. Mais, entre Montesquieu et Montaigne comme entre Marie (Besnard) et Mariette (Allespic), le glissement de sens (et de son) des noms comme des lieux apparaît, sans la moindre référence à quelque chronologie que ce soit, comme une des figures favorites de l'analogique fourréenne (emblématiquement parlant, la véritable héroïne n'aurait-elle pas nom ... Marianne ?).

Serait-ce la raison occulte – diabolique ou, qui sait, divine ? – pour laquelle la présente réédition de la *Marraine* est parue à L'Arbre Vengeur de Bordeaux plutôt qu'aux Calligrammes de Quimper ? Pour Paris et la NRF, il faudra attendre – longtemps encore, je le crains – la parution des œuvres complètes dans la bibliothèque de la Pléiade.

On accéderait ainsi, comme l'entendrait encore aujourd'hui le regretté Raymond Hains, de la parthénogénèse à l'éternelle jeunesse du ... Parthénon ? (ironie du sort, il tremble aujourd'hui sur ses bases européennes).

Bruno Duval

16 AVRIL > ROMAN France

Le retour de la veuve Allespic

Admiré par Michel Butor et André Breton, Maurice Fourré est aujourd'hui réédité par l'Arbre vengeur.



L'Angévin Maurice Fourré (1876-1959) a inscrit son nom dans l'histoire de la littérature française avec *La nuit du Rose-Hôtel* (Gallimard, 1950, repris dans « L'imaginaire »), chef-d'œuvre paru lorsqu'en son auteur avait déjà 74 ans. Soit un « huis clos fleuri » pour Julien Gracq, une œuvre « toute de ferveur et d'effusion » selon son éditeur André Breton qui la publia dans sa collection « Révélation » dont elle fut le premier et unique titre.

Roman-poème inouï ayant pour cadre un hôtel, situé près de la gare Montparnasse, tenu par

Mme Rose avec l'aide des dénommées Vespa et Charlemagne, *La nuit du Rose-Hôtel* fut suivi par un livre non moins surprenant, *La marraine du sel*, que l'Arbre vengeur propose pour la première fois depuis son édition chez Gallimard en 1955. Enthousiaste, Michel Butor écrivait alors à propos de cette balade dans les ombres du passé : « La confiserie que nous tend Fourré est semblable à celle que fabriquent les Mexicains pour leur carnaval, tout entière de sucre scintillant mais ayant la forme d'un crâne. » On lira ici une étrange variation sur l'affaire Marie Besnard, « l'empoisonneuse de Loudun », qui fit couler tant d'encre dans les années 1950. Fourré entame son récit dans « la curieuse ville géométrique » de Richelieu en Basse-Touraine. C'est là que vit Mariette Allespic, ex-propriétaire

Livres Hebdo n° 816 - Vendredi 9 avril 2010

Maurice Fourré
La marraine du sel
L'ARBRE VENGEUR
FORMAT : 14,000 DX.
PRV : 13 €uros 240 p.
ISBN : 978-2-916141-58-5
SORTIE : 16 AVRIL

Livres hebdo, avril 2010

62.

⇒⇒ Et voici, en prime, la ...

Lettre d'une primo-lectrice de *La Marraine du Sel*

... Après l'avoir lu entièrement, sans presque m'arrêter, j'ai tenté deux jours durant de me remémorer tout le déroulement du livre, comme si j'avais feuilleté un livre d'images. L'impact – pour moi du moins – a été en effet comme une suite d'images, de sons aussi. Le style de Maurice Fourré est musical, l'histoire racontée est – aussi ! – comme une longue mélodie parfois stridente, parfois le son d'une voix feutrée, murmurante. C'est l'impression, très vive, que m'a fait ce conte, ce compte-rendu irréel et quand même vraisemblable, car les belles descriptions de la ville, des paysages de la Loire, sont bien le miroir de ce que j'en connais – peu de chose.

Le mot qui résume le mieux l'atmosphère, le déroulement des "événements" est le mot allemand *unheimlich*. Vous trouverez bien quelqu'un pour vous expliquer ce que ce mot décrit, et cache¹. Platement, on pourrait dire que ce livre sort de l'ordinaire. Ce ne serait pas vrai, car il ne parle que de situations banales, que l'on rencontre de ci, de là. Mais Fourré a su montrer, mieux que d'autres, l'envers des choses.

¹ *Unheimlich* désigne en allemand ce qui est empreint, selon les termes freudiens, d'une « inquiétante étrangeté ». (NdR)

« Je suis né à Nantes ... »

La Nuit du Rose-Hôtel, de Maurice Fourré

Voici un demi-siècle, le 17 juin 1959, Maurice Fourré mourait de sa belle mort, passant de vie à trépas en douceur pendant sa sieste, à son domicile angevin. Qui se souviendrait encore de lui aujourd’hui, sans ce livre singulier qui restera à jamais attaché à son nom : *La Nuit du Rose-Hôtel* ?

Ce livre qui lui valut une notoriété tardive aurait bien pu ne jamais paraître sans un heureux concours de circonstances. Ami de Maurice Fourré, un magistrat en poste à Angers, Stanislas Mitard, n'avait jamais perdu de vue Louis Poirier qui avait été son condisciple au lycée de Nantes, et qui, sous le nom de Julien Gracq, avait déjà fait son chemin en littérature. C'est ainsi que, par l'intermédiaire de cet ami commun, le manuscrit de Maurice Fourré s'est retrouvé dans les mains de Julien Gracq, qui lui-même le porta à la connaissance d'André Breton, en quête alors d'œuvres sortant de l'ordinaire pour la collection “Révélation” qu'il s'apprétrait à lancer chez Gallimard. Cette très curieuse *Nuit du Rose-Hôtel*, dont Michel Carrouges lui avait également signalé l'existence, répondant parfaitement à l'attente de Breton et à l'esprit de la collection, inaugura cette collection avec une préface de lui. Maurice Fourré, jeune auteur alors déjà septuagénaire, accédait ainsi, en 1950, aussi soudainement que tardivement, à la gloire littéraire.

Il se prit alors au jeu, se lançant dans un second récit – *Tête de nègre* – pas moins déroutant que le précédent, si déroutant même que le comité de lecture de Gallimard en différa longtemps la publication. Il paraîtra quelques mois après la mort de Fourré. Un troisième livre s'y substitua – du Fourré tout craché, là aussi – *La Marraine du sel*. Un quatrième, encore inachevé, pas moins fourréen que les trois précédents, *Le Caméléon mystique*, sera publié ultérieurement.

Maurice Fourré a eu, *post mortem* cette fois, une autre chance: la passion et la constance dont fait preuve l'association de ses amis pour faire vivre ses livres et leur auteur. Leur publication, au titre emprunté à un projet de livre de Maurice Fourré - *Fleur de Lune* – entretient et nourrit le lien entre lui et ses zélateurs depuis plus de dix ans maintenant, revisitant l'œuvre, retraçant la vie

de son auteur, émaillée de mille anecdotes, interrogeant de grands témoins qui l'ont un temps côtoyé – Julien Gracq, André Breton, Michel Butor... Aucune piste n'a été négligée, aucun indice écarté : au fil de cette enquête et de ses multiples recoupements, consignés dans *Fleur de lune* au fur et à mesure des trouvailles, un vrai personnage a pris corps, l'auteur en personne, on ne peut plus romanesque! Fourré retrouvé ! Un vrai personnage, en effet, à un point tel qu'une pièce – *Les éblouissements de Monsieur Maurice*, conçue par Claude Merlin en piochant dans ses quatre romans, l'a fait revivre voici dix ans sur les planches d'un théâtre parisien ; Paris qui avait été, avec *La Nuit du Rose-Hôtel*, l'épicentre du monde fourréen. La pièce, rejouée cette année dans une version écourtée, a remis en scène « Monsieur Maurice », qui, grâce au petit carré de ses inconditionnels, a toujours, cinquante ans après sa mort, bon pied et bon œil et belle humeur. Tous les morts n'ont pas cette chance d'être aussi vivants!

À Montparnasse, Madame Rose tient salon...

Tout un sénat antique et hiératique – *Messieurs les Ambassadeurs* – élargi aux familiers et à la domesticité, siégeait, cette fameuse nuit, dans cet hôtel proche de la gare Montparnasse, modeste pension de famille balzacienne mâtinée de maison de rendez-vous, un petit monde transfiguré pour la circonstance par la fantaisie sans borne de l'auteur qui a mis là beaucoup de lui-même, rameutant ses propres souvenirs, ses rêves inassouvis, tous ses fantasmes et autres vagabondages. Une maîtresse femme, *Madame Rose*, originaire des Rosiers, en Anjou, une fille de Loire montée à Paris, règne sur cet hôtel tout à fait particulier qui lui doit son nom, dans ce quartier encore partagé à l'époque entre le vaste monde (la vie d'artistes, les cafés littéraires) et le dur labeur (l'émigration bretonne), et où logèrent un temps André Breton, puis Julien Gracq. Au Grand Siècle, la tenancière de cette auberge espagnole moderne, eût tenu salon. Mais, dans ce livre qui se souvient de bout en bout d'avoir été d'abord pensé comme une pièce de théâtre, Rose, si bien nommée, prend plutôt les allures d'une grande dame du temps jadis.



Car ce qui joue ici, en cette nuit du 21 juin (celle, choisie à dessein, du solstice d'été) – je ne l'ai découvert pour ma part qu'en abordant l'ultime chapitre du livre : *Les grelots tintent à la porte* – ce n'est pas moins que la réitération de la cérémonie du Graal, avec son rituel préparatoire. Toutes ces

conversations, ces évocations, ces invocations, ces remémorations, ces divagations dont le livre est rempli, ne sont que mise en condition en vue de cet instant magique que tous espèrent, secrètement d'abord, puis, de plus en plus, expressément. Sous les apparences trompeuses de la fantaisie, on est là, pleinement, dans le domaine, bien plus sérieux, de la féerie. Ce qui ne pouvait que séduire le grand maître du Surréalisme qui mit à profit un séjour en Bretagne pour mûrir sa préface.

Viendra-t-il, celui qu'ils attendent ? Qui est-il ? Les a-t-il ou non visités en cette *Nuit mystique* ? « Mes yeux ne voient rien », confesse le valet. Nuit accomplie ou nuit avortée ? Allez savoir. Une blanche colombe, dans le *Parsifal* de Wagner, ouvrira la grand'messe rédemptrice, et, chez Fourré, un oiseau, de même, vient clore « au premier rayon de l'aurore », ce moment hors du temps et du monde ordinaire. Devant ces braves retraités métamorphosés en vieux chevaliers pétrifiés, attendant on ne sait plus vraiment qui ni quoi, rendant vains leurs ressassements et inopérante leur liturgie, comment ne pas rappeler qu'à deux pas de là, rue de la Gaîté, un an avant la parution de ce livre (lui-même écrit quelques années plus tôt, pendant la guerre), était joué *Le Roi pêcheur* de Julien Gracq, mise en scène d'une Quête inaboutie, pièce restée incomprise de la critique, mais saluée par André Breton, le préfacier de *La Nuit du Rose-Hôtel*, premier ouvrage d'une collection demeurée sans suite.

Oscar Gouverneur, né à Nantes, quai de la Fosse ...

Tout bruissant de la rumeur de monde, que ne cesse de parcourir ce grand absent omniprésent dans tout le livre, le mythique *Commanditaire*, *La Nuit du Rose-Hôtel* fait aussi une place spéciale à l'Ouest, ce n'est pas très surprenant pour un récit dont l'action se déroule dans un hôtel de Montparnasse. Habitant en bord de Maine à Angers, au pied même du château du Roi René, et resté un éternel jeune homme jusque dans son grand âge, le très angevin Maurice Fourré, très attaché à son Val de Loire natal, n'en nourrissait pas moins, en une véritable fascination pour Nantes et la Bretagne. Chacun sans doute a sa propre porte d'entrée dans son œuvre. Pour ce qui me concerne, c'est précisément le chapitre littéralement inspiré – *le domino noir et blanc* – qu'il consacre à Nantes, la ville métisse par excellence, qui a fait de moi un inconditionnel de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Quelques pages suffisent à Maurice Fourré, recouplant là encore les chemins croisés d'André Breton et Julien Gracq, pour dire tout de Nantes : l'imaginaire portuaire, la traite négrière, les

grands voiliers, la Fosse et ses mystères, le carnaval... « Je suis né à Nantes, quai de la Fosse, devant la belle courbe du fleuve où les voiliers qui remontaient la Loire maritime débarquaient en retour des Antilles, du sucre et des nègres... », proclame fièrement Oscar-Maurice-André Gouverneur, le doyen des Ambassadeurs dont la grand'mère était créole.

Au nombre des amis nantais de Maurice Fourré, il faut mentionner Julien Lanoë. Le poète Yves Cosson se souvient aussi l'avoir rencontré à Nantes, lors d'une séance de signatures.²

Il faut relire également *La Marraine du sel*, à nouveau disponible en librairie. Je conseille qu'on en refasse, comme je l'ai fait moi-même, la lecture *in situ*, à Richelieu, ville construite à sa gloire en Val de Loire par le Cardinal comme un grand damier, avec sa grande place on ne peut plus théâtrale où Monsieur Maurice, toujours aussi joueur, vrai personnage tiré de ses livres qui sont son autoportrait tout craché, à peine masqué, pousse joyeusement ses pions. Feutre élégant et fine moustache de séducteur, une photo nous le montre en maître du jeu sur cette grand'place de Richelieu, tenant son grand imperméable élégamment sur le bras, tirant sur une cigarette, à demi-assis sur la fontaine, à équidistance de l'église et de sa réplique civile qu'est la grande halle en bois au l'autre bout de la place.

Jacques Boislève

² Y. Cosson est également l'auteur d'un très beau texte sur Fourré, auquel nous reviendrons prochainement (publié dans le catalogue de l'exposition *Le rêve d'une ville, Nantes et le surréalisme*, Nantes, 17 décembre 1994 – 2 avril 1995). (NdR)

La Marine du Sel

Je crois moins sentir en Jules Verne le poète des mécaniques nouvelles et de déplacement voyageur qu'un poète hanté de poésie cosmique.

Maurice Fourré

Revue *Arts et Lettres*, numéro spécial consacré à Jules Verne sous la direction de Michel Carrouges et Michel Butor (n° 15, année 1949)

Reproduit par Jean-Pierre Guillon dans le numéro IX
de la revue *Mélusine* (février 1990)

avec deux lettres de Fourré à Mme Guillon-Verne,
petite-nièce de l'écrivain, datées de 1950 et 1951

Un après-midi de dimanche pluvieux qui rendait insuffisamment aimable le vagabondage automobile parmi la solennelle et dénudée campagne richelaise, nous nous étions réfugiés, Mariette et moi, dans la bibliothèque cylindrique de M. Allespic, au fond du jardin mouillé. J'avais ouvert un livre de Jules Verne, Cinq semaines en ballon. Oublieux de tout ce qui m'entourait dans l'enivrement retrouvé d'une lettre de mon enfance, je suivais comme un petit garçon enthousiaste le poète des mécaniques nouvelles et du déplacement voyageur, l'étrange visionnaire hanté des immensités de la poésie cosmique. [C'est moi qui souligne]

Maurice Fourré, *La Marraine du sel* (Gallimard, 1955)

Pour obtenir une bonne vue d'ensemble de cette histoire, un voyage en ballon fut carrément décidé. L'AMIPA (Association pour le développement et la pratique de l'Aérostation en Midi-Pyrénées) prêterait matériel et aérostiers, Monsieur et Madame Thomas, et Jean-Paul Agar pour le premier équipage, Messieurs Guy et Jean-Claude Furgate pour le deuxième. Divers organismes et offices de tourisme organiseraient cette aventure d'art contemporain. En outre, des voyages de presse seraient effectués dans un deuxième ballon. Monsieur Hervé Gauville, envoyé spécial du journal "Libération", avait promis son concours afin de chroniquer l'exploit de l'artiste.

D'autres encore joueraient leur rôle le moment venu, notamment "La Table Gourmande" qui prit en charge l'accueil, ce qui s'avéra en tout point excellent. Voici en peu de mots "le prix fait" (nom du contrat passé entre un peintre et les donateurs au Moyen-Âge) de cette œuvre.

Jean Le Gac, *Les délassemens du peintre*, 1985

... Ces trois citations constituent le meilleur préambule possible à la chronique que l'on va lire, sous la plume de Jean-Pierre Guillon. En Jean Le Gac, figure majeure de la nouvelle génération artistique des années soixante-dix, sous le label "figuration narrative" (tendance autobiographique), Jean-Pierre vient de rencontrer (après Paul-Armand Gette) un plasticien émule de Jules Verne, dont la "Bibliothèque" dessinée comporte, par une heureuse rencontre, la fameuse couverture de *La Nuit du Rose-Hôtel*.

En Jean-Yves Le Toumelin, il avait depuis longtemps déjà retrouvé un ancien "sujet d'article" de ... Maurice Fourré lui-même, chroniqueur au *Courrier de l'Ouest* dans les années cinquante. Chez ce premier navigateur solitaire, son voisin de vacances au Croisic, l'auteur de *La Marraine du sel* avait lui-même salué en son temps la vivante incarnation d'un héros de Jules Verne, revenu des mers lointaines. À l'insu de Fourré, Le Toumelin était aussi, comme Jean-Pierre le découvrit par un hasard qui ne pouvait être qu'"objectif", le frère d'une artiste-peintre surréaliste saluée, à la même époque, par André Breton.

La boucle était bouclée. Il ne nous reste qu'à la parcourir.

BD

Ad Aeternam

Mon actualité à la mode Fourré : Le Toumelin, Le Gac, etc.

Le hasard a joué un si grand rôle dans ma vie ...

G. de Nerval

Comme il ne faut compter sur aucune instance officielle (universitaire ou autre) pour élargir notre connaissance de Maurice Fourré – j'en sais quelque chose, et je pense bien y revenir un jour – force est de s'en remettre à la vie comme elle passe, et à ses errances. C'est ainsi que, sans l'avoir cherché, deux événements en eux-mêmes anodins allaient me ramener à lui de façon inopinée. Cela avait déjà été le cas, en août 1966, pour ma découverte du *Rose-Hôtel* à l'enseigne parisienne du *Minotaure*, et je m'en suis fait, concernant notre poète (avec d'autres, il est vrai, comme D.A.F. de Sade) non pas une règle d'or, valable pour tous et dans tous les domaines de la recherche, ce qui serait absurde, mais une règle de vie.

Il existe à Rennes, dans les vieux quartiers, un petit bistrot, *Ad aeternam*, le bien nommé, que je fréquente surtout le dimanche après-midi, car je sais d'expérience qu'il sera quasiment désert à ce moment-là. Le patron est un jeune Turc qui ne parle que si on s'adresse à lui directement, et je peux donc feuilleter à ma guise le journal, ou quelque autre « canard du doute aux lèvres de vermouth » qui traîne sur le zinc. Silence de « l'Aeternam » auprès de ses clients, turcs eux aussi, qui jouent, le plus tranquillement du monde, aux échecs.

C'est là, dans ce lieu propice à la distraction et au farniente de l'esprit, que je pris connaissance, coup sur coup, de deux faits divers locaux qui allaient faire rejoaillir en moi l'image et le souvenir de Maurice Fourré. On annonçait d'abord dans une petite revue consacrée aux sorties possibles dans la région (théâtre, cinéma, musiques diverses, excursions ...) l'exposition d'un artiste peintre dont je ne connaissais même pas le nom – Jean Le Gac – ainsi présentée :

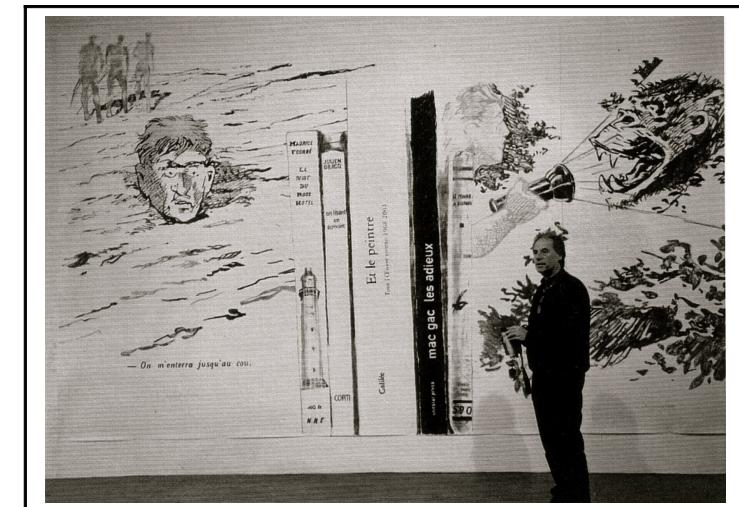
Jean Le Gac

« Relectures », jusqu'au 15 novembre

Galerie Le Dourven, Domaine du Dourven, 22 Trédez-Locquémau.

Dans le site remarquable de la pointe du Dourven, la galerie du même nom accueille cet été « la grande bibliothèque » de Jean Le Gac : une œuvre foisonnante, entre fiction et confession, peinture, écriture et photographie ...

Ces quelques lignes étaient illustrées de la photographie d'un mur de la galerie où, entre deux grandes gravures expressives (une gueule de monstre simiesque dans les rayons d'une torche puissante d'un côté ; et de l'autre, une scène cauchemardesque d'enlisement dans



Courtesy Jean Le Gac et galerie Le Dourven

les sables, avec la légende « M'enterra jusqu'au cou ») l'artiste avait fait figurer certains de ses livres de prédilection (Julien Gracq, Mac Gac, ou récits à énigmes de la collection *Le Masque*). Je me sentais comme chez moi, d'autant plus que, parmi ces cinq ouvrages, on pouvait distinguer *La Nuit du Rose-Hôtel*, dont la présence était bien faite pour intriguer un membre de l'AAMF. N'ayant aucun moyen ni aucune occasion de me rendre à la pointe de Dourven, dans les Côtes d'Armor, j'écrivis à l'artiste, par l'intermédiaire de la galerie où il exposait, pour lui confier ma surprise, lui apprendre l'existence de notre association des amis de Maurice Fourré, et lui donner

quelques renseignements supplémentaires sur cet auteur.

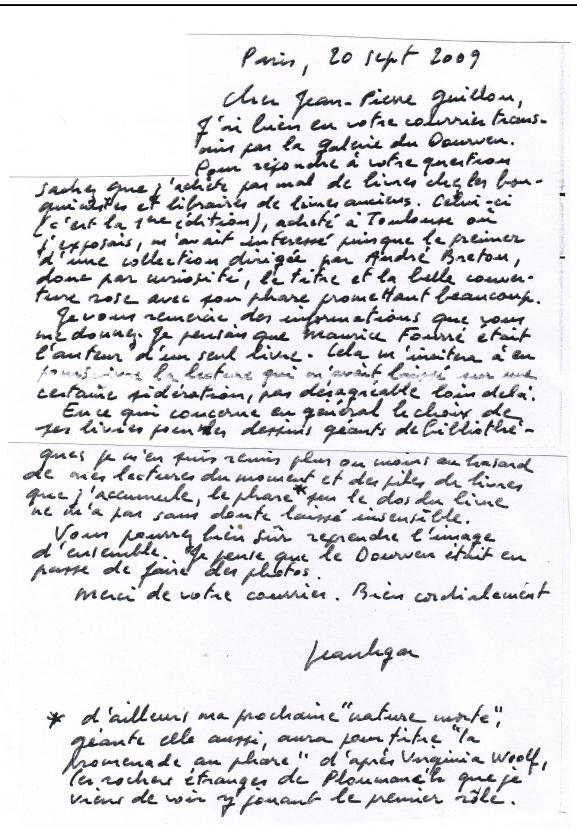
Il m'envoya en retour des livres qui avaient été consacrés à son propre travail³, ce qui me permit de mieux le connaître, et où les références poétiques, glanées au hasard des pages, me parurent pour le coup très familières : *L'invention de Morel*, *L'image dans le tapis*, et plus loin, les noms significatifs de Henry James, Jean Ray, Stevenson, Nadja, Victor Segalen, Xavier de Maistre, Paul-Armand Gette ou encore Raymond Roussel : « Où il y a du procédé en abondance, qui permet de circuler entre l'émerveillement de la première lecture et l'indéfiniment inexplicable des suivantes » (c'est Jean Le Gac qui parle).

Si j'en juge par les illustrations de ses livres, c'est dans ce va-et-vient incessant entre l'imaginaire – issu de l'enfance –, le monde onirique et la vie réelle, que vient s'intercaler l'œuvre de Le Gac. « De mon travail », dit-il quelque part – et Fourré ne se serait pas exprimé autrement – « on ne voit d'abord qu'un éclat, et ça me plaît, puis deux éclats qui n'avaient pas de raison de se rencontrer jusque là ». On en dirait autant de la découverte sentimentale et de la naissance de l'amour, si bien que pour moi, au bar de « l'Æternam », la fusion en ce jour des noms de Jean Le Gac et de Maurice Fourré, m'a paru comme la chose la plus naturelle du monde, par-delà son caractère fortuit, et je reproduirai donc à titre de document, la lettre que Jean Le Gac m'adressa (je verrai plus tard pour le titre de Virginia Woolf qu'il me signale en note et que certains d'entre nous connaissent sûrement, moi pas ...) :

Paris, le 20 septembre 2009

Cher Jean-Pierre Guillon,

J'ai bien eu votre courrier, transmis par la galerie du Dourven. Pour répondre à votre question, sachez que j'achète pas mal de livres chez les bouquinistes et libraires de livres anciens. Celui-ci (c'est la 1^{ère} édition), acheté à Toulouse où j'exposais, m'avait intéressé puisque le premier à une collection dirigée par André Breton, donc par curiosité, le titre et la belle couverture rose avec son phare promettant beaucoup. Je vous remercie des informations que vous me donnez. Je pensais que Maurice Fourré était l'auteur d'un seul livre. Cela m'incitera à en poursuivre la lecture que m'avait laissé sur une certaine sidération, pas désagréable, loin de là. En ce qui concerne en général le choix de mes livres présentés depuis quelques de bibliothèques –



³ Jean Le Gac, par Anne Dagbert (Fall Éditions, Paris, 1998) et Jean Le Gac, *La poursuite (Art et Essais)*, Université de Rennes II, février 2005

m'avait laissé sur une certaine sidération, pas désagréable, loin de là. En ce qui concerne en général le choix de mes livres pour les dessins géants de bibliothèques, je m'en suis remis plus ou moins au hasard de mes lectures du moment et des piles de livres que j'accumule, le phare* sur le dos du livre ne m'a pas sans doute laissé insensible.⁴

* D'ailleurs ma prochaine « nature morte », géante elle aussi, aura pour titre « La promenade au phare » d'après Virginia Woolf. Les rochers étranges de Ploumanac'h que je viens de voir y jouant le premier rôle.

⁴ À l'époque de l'impression du livre chez Gallimard (1949-1950), c'est Raymond Queneau qui assura le calibrage du texte, veillant à faire respecter l'alternance de la prose et des vers ; Pierre Faucheu, lui, s'occupa de la mise en page et imagina la couverture à partir d'une carte postale. Faucheu, « qui me semble avoir, écrivait Breton à Maurice Fourré, le meilleur sens actuel de la nouveauté et de l'équilibre (la répétition de la colonne à ses trois échelles et la typographie qui l'accompagne sont des choses trouvées) ». Ce que l'on sait moins, c'est que cette couverture faillit, sur le moment, coûter un procès à Gallimard, et

Vous pourrez bien sûr reprendre l'image d'ensemble ... Je pense que Le Dourven était en passe de faire des photos.

Merci de votre courrier.

Bien cordialement,

Jean Le Gac.

♥ ♥ ♥

Quelque temps plus tard, je tombai, toujours à « l'Æternam », dans le journal *Ouest-France* du 16 novembre 2009, sur la rubrique nécrologique suivante :



416. Environs d'ANGERS
CORNILLÉ - La Tour
Observatoire - L. V., phot.

La tour de Cornillé, devenue colonne Saint Cornille dans le *Rose-Hôtel*, et « phare » qui n'a pas « laissé insensible » J. Le Gac. Carte postale d'avant-guerre, celle-là même qui a servi à Pierre Faucheu pour la création de la célèbre couverture ros

que Pierre Faucheu, toujours inventif, poursuivit dans cette voie (cf entre autres ses maquettes pour la revue *l'Archibras* (1967-1969) et le catalogue de l'exposition surréaliste de 1965, intitulé *l'Écart absolu*, où il donnait à voir, pour la première fois, ses Portraits harmoniques de Charles Fourrier.) (Note de Jean-Pierre Guillon)

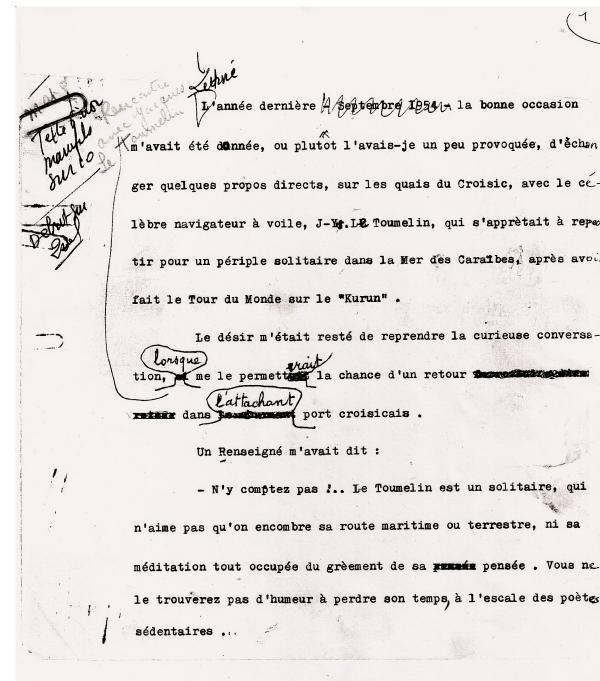
Décès du navigateur Jacques-Yves Le Toumelin

Le navigateur rendu célèbre par son tour du monde en voilier *Le Kurun*, est décédé en début de semaine dernière. Il a été inhumé vendredi au cimetière de La Turballe (Loire-Atlantique). Le navigateur avait pris, en septembre 1949, un départ très discret pour un tour du monde. Son retour, en 1952, sera triomphal. Une légende était née. Jacques-Yves Le Toumelin avait navigué encore quelques années avant de se poser dans une maison construite au Croisic, dans un cadre sauvage comme il les aimait. Ses longs voyages avaient cédé la place à des voyages métaphysiques ...

Après Alain Gerbault (Laval, 1893-Île de Timor, 1941) et avant Eric Tabarly, Jacques-Yves Le Toumelin était ainsi entré dans la légende des grands navigateurs solitaires ... Mais quel rapport avec Maurice Fourré, *La Marraine du Sel*, le surréalisme ou la poésie en général, me demandera-t-on ? J'en vis deux, très exactement et sur-le-champ : l'un d'abord, concernant de façon directe Maurice Fourré, puisque le *Courrier de l'Ouest* du 18 octobre 1955 donnait un article signé de lui et intitulé « Rencontre avec Jacques-Yves Le Toumelin », où l'auteur du *Rose-Hôtel* évoque les moments qu'il passa avec l'aventurier des mers en septembre 1954 sur les quais du Croisic et, suite à une lettre d'approche bien dans son style, la visite personnelle qu'il rendit au marin du *Kurun*⁵, dans sa demeure familiale, à l'été 1955. (article reproduit en annexe). Mais qu'on ne s'attende pas, avec Fourré, au compte-rendu d'un exploit sportif, fût-il de haut vol. Il s'agit bien plutôt d'une approche poétique, entrecoupée de longues citations, de la rencontre projetée entre le visiteur angevin, ce "terrien vieilli", selon l'auteur, âgé alors de près

de quatre-vingts ans, et un jeune frère de la côte, « aux yeux graves et lointains ». J'en donnerai ici la reproduction de la première et de la dernière page, dactylographiées à la demande de Maurice – corrections et trombone compris.

⁵ « Le Tonnerre », en breton. C'est ainsi que Le Toumelin baptisa son voilier (un cotre norvégien de dix mètres de long et trois mètres cinquante-cinq de large), et qu'il intitula le récit de son périple en mer : *Kurun, autour du monde, 1949-1952*, Flammarion.



Mais, me disais-je à la lecture de cet article nécrologique, il y a plus, et qui me concerne très personnellement, entraînant l'esprit et les souvenirs divers dans les directions les plus étoilées possibles, l'une donnant sur l'autre pour une chaîne sans fin, ce qui est le fondement de toute poésie : lorsqu'il préparait, à la faculté des lettres de Brest, son étude sur Maurice Fourré (« essai de documentation et d'interprétation »), je fis connaître à Yvon Le Baut, avec d'autres écrits de la même période, cet article de Fourré sur Le Toumelin. Aussitôt, Le Baut dénicha son adresse, le contacta, prit rendez-vous avec lui, un dimanche après-midi, dans sa maison du Croisic. (À la fin des années quatre-vingt, Fourré était mort depuis trente ans, mais le navigateur toujours vivant, lui, et alerte). L'ami Le Baut, ne voulant pas y aller seul, me demanda de l'accompagner. En route donc à deux, pour le Croisic !



Avant d'arriver chez Le Toumelin, il fallait d'abord passer par une maison basse, qui semblait déserte. Elle avait l'air très bizarre, ornée de ses oriflammes de couleurs vives, qui claquaien au vent et qui n'étaient pas des

emblèmes nationaux. Notre hôte nous attendait devant sa demeure, qui donnait sur un terrain de landes descendant au loin jusqu'à la rade : « Oui, nous expliqua-t-il, j'ai bien fait d'acheter tout ça après mon tour du monde. C'était alors un quasi désert, sans intérêt et inexploitable. Tous les gens de la région me trouvaient fou, personne ne voulait de cette pointe de terre inculte. Aujourd'hui, les promoteurs immobiliers s'en arracheraient des parcelles à prix exorbitant, mais je refuse de leur en céder le moindre mètre carré ! ... ». Ensuite, dans la grande pièce ouverte sur l'océan, il nous montra ses instruments de marine, ses cartes, ses maquettes de voiliers, son livre *Kurun*, et il évoqua à plaisir ses rencontres avec Maurice Fourré, « un homme charmant et distingué, à la mise hors du temps, un "baroudeur" sans doute, à sa façon ... ».

Pendant le petit “quatre heures” qu’il nous servit, il continuait à discourir, se levant à maintes reprises pour observer la mer avec la paire de jumelles qui ne quittait pas sa poitrine. C'est alors que, entrant par la porte latérale, vint nous rejoindre une grande et belle dame, d'allure mystérieuse et énigmatique. Elle tenait à la main un gros livre à la tranche dorée, et portait une longue tunique qui faisait plus penser à un sari hindou qu'à un vêtement du pays bigouden. Bien entendu, je ne savais ni où ni comment situer cette femme, quand Jacques-Yves Le Toumelin nous la présenta comme étant sa sœur. Jusque-là, je n'avais pas fait le rapprochement entre le navigateur solitaire qui nous recevait si gentiment, et l'artiste peintre qui portait le même nom, et qu'André Breton a saluée bien bas dans *Le surréalisme et la peinture* (à l'occasion de l'exposition de ses



Yahne Le Toumelin, dans les années cinquante

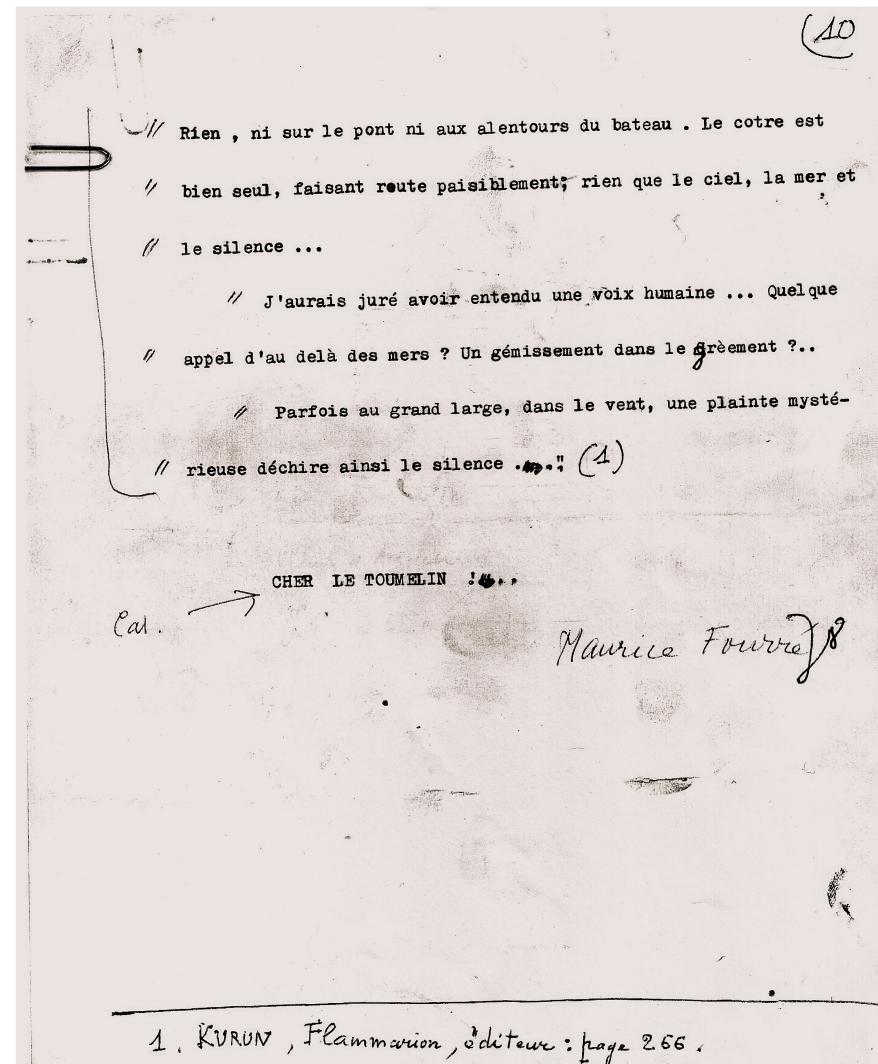
œuvres à la galerie d'Orsay en novembre 1957). Je connaissais depuis longtemps ce texte dans lequel Breton situe Yahne Le Toumelin, « reine des paysages hantés et des paysages déserts, on ne peut plus à contre-courant des modes de l'époque, hissant sa propre voile au cœur de ses interrogations

mêmes ».⁶

Ainsi donc, Yvon Le Baut et moi, étions venus au Croisic pour évoquer un duo d'aventuriers, Maurice Fourré-Jacques-Yves Le Toumelin, nous nous retrouvions tout à coup par hasard face à un *quatuor* à l'unisson des mêmes sortilèges du secret, du rêve, de l'esprit de découverte, et de la poésie, celui de Breton/Fourré/Les Toumelin frère et sœur, Jacques-Yves et Yahne. Mais Yahne ce jour-là ne voulait pas parler de sa peinture, se contentant de frapper son livre de la paume de la main : « Voyez, me disait-elle, tout est là ... » (Il s'agissait d'un recueil de textes de philosophie orientale, du Tibet ou du Népal). Et Jacques-Yves le marin, au moment où nous allions prendre congé, balayant du bras la perspective de landes et plus loin, de l'océan : « C'est ça, la vie à perte de vue. Le reste n'a aucune importance ... »

Et, à ce moment-là, le soir venant, dans cette contrée voisine des marais salants et du Mont-Esprit⁷, c'était comme l'écho de la voix de la *Marraine du Sel* agonisante que je croyais entendre : « Feutrez vos pas malhabiles. Ne heurtez aucun objet ... Ouvrez la porte aux oiseaux du vent ! ... ».

Jean-Pierre Guillon

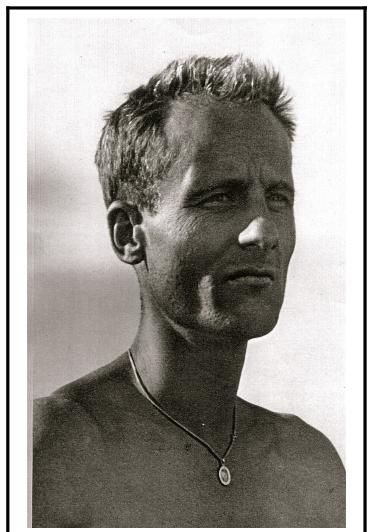


⁶ André Breton, *Le surréalisme et la peinture*, in œuvres complètes, La Pléiade, tome 4, pp 653 et suivantes.

⁷ Dans son papier sur Le Toumelin, Maurice Fourré mentionne aussi ce lieu, dénommé de la sorte par déformation locale d'une expression à prendre au sens technique, et nullement religieux, du terme, comme on pourrait le croire. L'Esprit, ici, c'est le « lest pris », allusion au lest laissé par les navires venant chargés de sel, et qui donna au fil des ans une immense butte artificielle de trente mètres de hauteur.

Rencontre avec Jacques-Yves Le Toumelin, *capitaine courageux et Ulysse croisicais*

L'année dernière, la bonne occasion m'avait été donnée, ou plutôt l'avais-je un peu provoquée, d'échanger quelques propos directs sur les quais du Croisic, avec le célèbre navigateur à voile J.Y. Le Toumelin, qui s'apprétrait à repartir pour un périple solitaire dans la mer des Caraïbes, après avoir fait le tour du monde sur le « Kurun ».



J.-Y Le Toumelin, « l'Ulysse croisicais », vers 1955

Le désir m'était resté de reprendre la curieuse conversation, lorsque me le permettrait la chance d'un retour dans l'attachant port croisicais.

Un Renseigné m'avait dit :

– N'y comptez pas. Le Toumelin est un solitaire, qui n'aime pas qu'on encombre sa route maritime ou terrestre, ni sa méditation tout occupée du gréement de sa pensée. Vous ne le trouverez pas d'humeur à perdre son temps, à l'escale des poètes.

Pourtant un ami commun avait transmis à l'Ulysse croisicais ma demande amicale et pressante. Volant de bouche à oreille dans la brise de l'Ouest, elle était à peu près ceci :

« En toute sincérité et simplicité, cher Monsieur Le Toumelin, « capitaine courageux », et matelot breton, expert à confronter votre voile solitaire à la complexité des mystères, menaçants ou favorables, du ciel et de la mer, je désirais, en ami fervent du Croisic maritime et architectural, dire ou écrire à votre sujet quelques paroles qui concerneraient, à l'intention de vos très fidèles amis de l'Ouest, non tant aujourd'hui le navigateur ou le fil écumeux de votre périple, ni même les enivrantes et vivantes escales qui ont parfumé et fleuri des plus éclatantes couleurs votre route dangereuse, mais, si vous voulez bien l'accepter durant l'escale estivale du Kurun dans votre belle et chère cité marine : VOUS-MÊME ... »

Vous-Même : le Solitaire, le Silencieux, le Méditatif ... »

Bénédiction du sort. Dès le lendemain, j'avais la joie de recevoir, de Jacques-Yves le Toumelin, navigateur solitaire, pour une toute proche rencontre en tête-à-tête, une gentille réponse de favorable accord.

Lectures sur le quai

En attendant l'heure du rendez-vous, j'ai cheminé sur le port du Croisic.

Devant le cotre de l'intrépide Croisicais, qui, dans la règle stricte de sa solitude et de son silence, avait couru tant de nuits sur la mer,

des mots surnageaient brillamment de sa belle relation, si austère et dépouillée d'abus verbal, aux moments cruciaux du drame marin.

Tempête dans le détroit de Torres ...

Vers 13h 10, le fil de mes pensées est brutalement rompu par un énorme fracas, tandis que le bateau est enlevé par une force irrésistible. Je réalise aussitôt la situation,

sans appréhension d'ailleurs. Ça y est : je vais chavirer, ou le rouf va être défoncé ! Je suis plaqué brutalement sur la boiserie et mitraillé par toutes sortes d'objets – y compris la totalité des livres de ma bibliothèque, qui se trouve à bâbord. Je vois les trajectoires de tous les corps en mouvement, tandis que le hublot de ma cuisine resté ouvert (pour l'aération) crache un jet d'eau formidable, comme celui d'un énorme robinet ouvert à plein débit.

Mais aussi brutalement qu'il a été couché, le *Kurun* revient d'aplomb, avec la conviction de ne pas faire *capsize* (chavirer en anglais) ...

L'état de la cabine était pitoyable. Livres maculés, déchirés ou nageant dans l'eau ; objets de toute sorte dans tous coins ; ma table de Friocourt coincée derrière le vaisselier de la cuisine ; des objets calés dans le plumier de la table à cartes, c'est-à-dire à toucher la cloison arrière de la cabine, retrouvés sur l'avant de la cabine de l'autre bord. Le bateau a donc pris également une forte inclinaison dans le sens longitudinal avant de se coucher sur l'eau. Attaqué davantage du travers, il eût vraisemblablement fait le tour.

Ailleurs ...

Si je m'étais trouvé sur le pont quand le cotre fut capelé, j'eusse été vraisemblablement jeté à la mer. J'aurais peut-être revu une dernière fois mon bateau, sur une grosse crête, avant d'être englouti ... Le *Kurun* aurait continué seul avant d'aller se briser dans quelque archipel.

Ailleurs encore :

Entre la Réunion et le cap de Bonne Espérance, j'ai viré à environ deux milles et demi de la côte. Si le vent hale sud-est, je suis tout bonnement en perdition ...

Le visiteur du soir

Dans une demeure familiale près du Mont-Esprit, au soir d'un beau dimanche croisicais, Jacques-Yves Le Toumelin, la main tendue, accueillit, avec un sourire, pour une veillée bretonne, le Visiteur angevin.

Je n'oublierai jamais cette soirée surprenante où allaient se conjuguer tant d'éléments extraordinaires soudain conviés sous la lampe immobile, dans la mystérieuse poésie des accords magiques du Silence et du Mot.

Je voyais l'homme, et je connaissais l'œuvre et le livre.

KURUN ...

D'où venait donc le prestige abrupt d'une sympathie semblant pré-établie, qui s'élevait, neuve et fulgurante, dans la pensée attentive du terrien vieilli,

pour le marin, aux yeux graves et lointains, qui souriait, dans une jeune et bienveillante amitié ?

Mystères contradictoires et amis de la vie transitoire et de l'esprit inaltérable – était-ce, dans le ciel breton, le signe aérien de la mort celtique, si souvent frôlée, bravée et vaincue par le navigateur, ou rejointe par l'âge de son visiteur, qui offrait aux paliers du songe transparent ses meurtrières de silence, ouvertes, avec tant de docilité, entre les paroles ? ...

On entendait un vent léger, agitant les arbres, qui se dressent dans le côté nord, au pied du Mont-Esprit. Il n'y avait aucun bruit dans la nuit.

Comme un feu follet, négligé sur une lande mystérieuse, par les brumes légendaires de l'Ouest, passe un sourire impondérable.

Inaltérable minute croisicaise.

Regards et silences initiateurs. Écho du verbe, né parmi la prompte sonorité d'un indicible lointain.

Parmi tant de précisions techniques si longuement concertées, relatives à une savante et méticuleuse navigation, une ligne imprimée, six mots suffisent au navigateur des annales du périple solitaire pour exprimer la frémisante proximité des invitations dramatiques au suprême passage entre l'univers tumultueux et le silence suprême ...

J'ai prié amicalement le grand marin qui était devant moi d'évoquer des mots écrits dans son livre du *Kurun* où flotte et s'élève l'âme des eaux éternelles ...

« Cinq octobre, huit heures trente-deux minutes.

Entre les îles Keeling et l'île de la Réunion, dans l'océan indien ...

Je suis en train d'écrire en bas, depuis quelques minutes, lorsque j'entends distinctement un appel sur le pont : "Oh ! Oh ! ...". Stupéfait, je me précipite à l'ouverture de la descente. Rien, ni sur le pont, ni aux alentours du bateau. Le cotre est bien seul, faisant route paisiblement ; rien que le ciel, la mer et le silence ...

J'aurais juré avoir entendu une voix humaine ... Quelque appel d'au-delà des mers ? Un gémissement dans le gréement ? ... Parfois au grand large, dans le vent, une plainte mystérieuse déchire ainsi le silence. »

CHER LE TOUMELIN ! ...

Maurice Fourré,
Le Courrier de l'Ouest, 18 octobre 1955

Quelques précisions ...

sur le paysage politique au moment de « l'aventure de Melle »

Gaston Deschamps fait partie de la nébuleuse de l'Alliance républicaine démocratique (il siégera après son élection de 1919 dans le groupe des Républicains de gauche). Cuny, autre patron de Fourré, siège de 1910 à 1914 avec la Gauche radicale (comme Rougier, élu contre Deschamps en 1910).

Les fréquentations de Fourré se trouvent dans le camp “progressiste”, opposé aux antisémites, et partisan d'avancées sociales (évidemment bien timides). Le partage se fait surtout à l'époque entre les républicains et la réaction, celle-ci allant des monarchistes (nous sommes en terre de Chouans) aux cléricaux et aux nationalistes antidreyfusards⁸.

Quelques mois après l'incident de Melle, Fourré est garçon d'honneur, à Niort, au mariage de Madeleine Mercier, fille du directeur du *Mémorial des Deux-Sèvres* et de George Schwob, fils de celui du *Phare de la Loire*, neveu de l'écrivain Marcel Schwob et frère de Lucy Schwob, la future Claude Cahun, la grande photographe surréaliste. Les deux journaux sont des soutiens importants des républicains. Gaston Deschamps assiste à la noce, ainsi que le ministre Millerand, venu des rangs socialistes, et partisan (comme Deschamps) de la révision du procès Dreyfus en 1898. Il s'agit d'un centre-gauche réformiste, laïque, opposé aux nationalistes, distinct des radicaux-socialistes dont il fut souvent partenaire, et hostile à ceux des socialistes qui n'écartent pas la voie révolutionnaire.

L'Aventure de Melle

20 mars 1910

Le jour où Maurice Fourré faillit être lynché...

« - - - 1910 élection - effort
aventure électorale
dans la féroce - ----- réussite
épanouissement de
soi - »

(Maurice Fourré, cahier préparatoire à *Fleur-de-Lune*, 1958)

Dans ces « glyphes » fourréens préparatoires à un roman inachevé, *Fleur-de-Lune*, les mots ne servent pas à retrancrire, ils retiennent le débordant contenu, l'endiguent à fin de le garder, en une sorte d'écriture à la fois scénographique et sténographique qui est plus un acte, non d'avivement de la mémoire, mais de confinement de celle-ci en attendant que vienne le temps de l'écrit véritable. Or ce temps n'a pas eu lieu, mais les traces sont restées et, à partir de cette date apparemment énigmatique, 1910, l'on parvient à comprendre ce que recèlent de « féroce » réalité les termes, qui pourraient sembler, dans un usage romanesque, anodins, alors qu'ils concentrent en eux toute la violence d'une époque ...

En ce début de siècle, alors que les tourmentes de la guerre à venir ne saturent pas encore les Unes de leurs typographies hallucinées, les partis politiques se livrent à des luttes sans merci et parfois fratricides. C'est le cas du Parti républicain, jusqu'en ses déclinaisons locales, ses arborescences départementales, afin que les notables locaux puissent imposer leurs personnes, et accessoirement leurs idées, en des joutes préfigurant les élections : une sorte de « primaire » aussi excessive que celles que nous connaissons aujourd'hui.

Dans l'arène du congrès mellois, à l'aile droite du Parti républicain, « ... faisant chorus avec la réaction et la ménageant systématiquement... », selon *le Radical des Deux-Sèvres*, est campé Gaston Deschamps, homme de lettres, helléniste, critique littéraire du *Temps* :

Il est aussi le créateur de ce tout nouvel organe, le journal *l'Avenir républicain* si décrié dans des articles parfois signés par le chroniqueur

⁸ C'est de ce terrain réactionnaire, auquel appartenait aussi René Bazin (son premier « patron »), qu'est issu Fourré, et l'épisode qui va suivre donne une idée du chemin parcouru, et de l'évolution politique d'un Fourré ici âgé de trente-quatre ans. (NdR)

du *Radical*, tel Jérôme Paturot⁹, mais plus généralement la vindicte ou la haine se réfugient sous d'improbables pseudonymes : « Populo », « l'Avisé », pour mieux s'exprimer.

Du même bord, mais à l'aile gauche, son désormais récurrent ennemi, le député sortant Ferdinand Rougier, industriel, propriétaire d'une filature à Salles (79), soutenu par le sénateur Léopold Goirand¹⁰.

L'enjeu : obtenir par le jeu de dupes d'un « vote de confiance », l'aval des congressistes pour la circonscription melloise. C'est dans cette atmosphère électrique, face à un public presque entièrement acquis au parlementaire en exercice (il y eut 611 votants, 604 votes exprimés ; Rougier obtint 595 voix, Gaston Deschamps, 9) qu'intervient « l'aventure électorale » où Maurice Fourré faillit être lynché par une foule courroucée.

Émile Prosper Ferdinand Rougier, né le 27 juin 1855 à La Mothe-Saint-Héray (Deux-Sèvres), mort le 15 novembre 1936, toujours à La Mothe-Saint-Héray. Député des Deux-Sèvres de 1902 à 1914. Il se présenta aux élections législatives des 27 avril et 11 mai 1902 dans la circonscription de Melle. Sur 23.847 inscrits et 20.918 votants, il rassembla 11.386 suffrages contre 9.293 à de La Chevrelière. En 1906, les 6 et 20 mai, il réunit 12.606 voix contre 3.679 à Nicolle et 3.387 à Condé, sur 23.743 inscrits et 19.737 votants. Aux élections des 24 avril et 8 mai 1910, sur 23.511 inscrits et 19.987 votants, il eut 10.269 voix contre 9.206 à Deschamps. Il ne se représenta pas aux élections générales en 1914.

Ferdinand Rougier faisait partie de l'Association amicale des républicains des Deux-Sèvres à Paris, *La Fouace*, dont Gaston Deschamps était Président et ... Maurice Fourré secrétaire !

⁹ Il reste d'ailleurs à prouver que ce chroniqueur existait bien, puisque son patronyme, s'il est répandu en Deux-Sèvres, apparaît dans un roman de moeurs de Louis Reybaud, critiquant le système économique sous la Monarchie du roi bourgeois de juillet.

¹⁰ Léopold Goirand, né le 7 janvier 1845 à Melle (Deux-Sèvres), décédé le 26 juin 1926 à Paris. Député des Deux-Sèvres de 1887 à 1898. Sénateur des Deux-Sèvres de 1906 à 1920. Précurseur de la première loi sur la parité homme-femme et l'un des fondateurs de la *Gazette du palais*. Il est également le fondateur de la *Gazette des Deux-Sèvres* en 1887 (publication suspendue en 1915, reprise en 1919, avant sa disparition la même année).



Gaston Deschamps, né à Melle le 5 janvier 1861, décédé à Paris le 15 mai 1931, ne fut élu député des Deux-Sèvres pour le Bloc national qu'en 1919. Inscrit au Parti républicain démocratique et social, il sera conseiller général du canton de Melle de 1914 à 1922.

Maurice Fourré a rendu compte de ces événements dans un article¹¹ publié dans un numéro hélas introuvable de *l'Avenir républicain* et pour lequel nous ne disposons que d'un extrait publié dans le *Mémorial des Deux-Sèvres* en avril 1910, cependant très significatif de la violence de cette rencontre. Il est vrai que le congrès ayant lieu sans la présence du honni Deschamps, son représentant, en la personne de son rédacteur en chef, prenait quelques risques

...

... Secrétaire littéraire et politique de Gaston Deschamps, j'ai fait avec lui une longue campagne électorale dans l'arrondissement de Melle en 1910 (Union des éléments modérés), en assumant la rédaction d'un petit journal de combat¹² ... (Maurice Fourré)

¹¹ *Courrier de l'Ouest*, 24 juin 1955, publié dans la revue *Fleur de Lune*, n° 18, 2007.

Le Radical des Deux-Sèvres du jeudi 6 janvier 1910

Le Radical des Deux-Sèvres souhaite la bienvenue à *l'Avenir républicain*, mais dès le 13 janvier, dans un article intitulé : « Un nouveau journal – Beaucoup de mots – Encore plus de prétentions – Et rien d'autre », il s'emploie à ruiner la légitimité de la candidature de Gaston Deschamps.

Les rapports remis à la préfecture considèrent que le journal modéré *l'Avenir républicain* ne durera que le temps de l'élection de Gaston Deschamps et que « son tirage baissera si le nombre de ses abonnés n'augmente pas » (sic !). Soit un tirage de 500 au début, 1300 ensuite.

Principaux journaux cités dans ces pages

- *Le Radical des Deux-Sèvres (et de l'Ouest)* : journal politique, agricole et commercial, est paru de mars 1908 à août 1912.
- *Le Mémorial de l'Ouest* est paru de janvier 1836 à août 1944
- *Le Mellois* : journal politique, littéraire, agricole, commercial, d'avis divers... est paru de mars 1854 à août 1944
- *La Fraternité* : journal hebdomadaire de propagande républicaine, organe coopératif de la démocratie poitevine, est paru sous ce titre de novembre 1904 à juin 1942, puis est devenu *La Concorde*. Ce journal existe toujours.
- *L'Écho des travailleurs de l'Ouest* (1902-1921) ; (*L'Écho des Deux-Sèvres*, 1884-1901) ; (*L'Écho de l'Ouest*, 1924-1940). Journal républicain socialiste paru de juin 1885 à juin 1940.

¹² *L'Avenir républicain*, organe démocratique des Deux-Sèvres. Le premier numéro disponible aux Archives des Deux-Sèvres est le n°13, daté du 3 avril 1910. (Le journal paraissait les dimanches). En première page se trouve le seul article connu signé de Maurice Fourré intitulé : « Après le congrès » (voir document ci-après.) Le dernier exemplaire publié est le n° 225, du mois de mai 1914. Maurice Fourré est rédacteur en chef jusqu'au n° 79 du dimanche 9 juillet 1911. Le premier numéro du journal est paru le 9 janvier 1910.

- *La Gazette des Deux-Sèvres* : journal hebdomadaire, politique agricole et littéraire, parution de 1887 à 1915 et en 1919.
- *La Revue de l'Ouest* : parution de février 1835 à septembre 1913

Rougier vint chauffer la salle...



Les halles publiques de type Baltard de Melle, où eut lieu « l'aventure »

Rougier vient en effet chauffer la salle et attiser un feu que *le Radical de l'Ouest* (qui curieusement ne fit aucun commentaire sur ces échauffourées), ainsi que *la Gazette des Deux-Sèvres* entretenaient depuis longtemps déjà. Ces journaux ne laissaient jamais passer la moindre occasion de mettre en exergue les incursions réelles ou supposées de Gaston Deschamps, en première page, et de les reprendre longuement dans les informations locales. Tout y passe, de ses prétentions épistolaires usurpées : «... son style ampoulé et prétentieux. », à ses talents de critique littéraire surfait (n'a-t-il pas dénié Zola !), son

ambition démesurée (« grenouille voulant se faire plus grosse que le bœuf ! »), son échec à la Sorbonne, son incompétence supposée en politique ... etc, etc.

Enfin, ultime outrage, ne vient-il pas de créer son propre journal au sous-titre ronflant « d'organe démocratique des Deux-Sèvres » ? C'est effectivement par le biais des critiques contre son journal, que se focalisent les rancoeurs, et même pire : une véritable haine contre Gaston Deschamps.

Qu'on en juge :

Arrondissement de Melle, MODESTIE :

ENFIN! Grâce au ciel et à M. Gaston Deschamps, Les Deux-Sèvres ont un nouvel organe ; le besoin s'en faisait probablement sentir et nous nous demandons pourtant à quelle fonction, non encore satisfait, ce nouvel organe pourrait bien servir... Quand je fonderai mon journal je compte bien profiter de cet exemple et l'intituler, afin que nul n'en ignore : Organe de l'Univers... (*Le Radical des Deux-Sèvres, jeudi 13 janvier 1910*)

UN NOUVEAU JOURNAL – Beaucoup de mots – Encore plus de prétentions – Et rien d'autre :

Il est enfin paru, le grrrand journal de la démocratie des Deux-Sèvres, ce fameux Avenir républicain qui déjà prétend détenir le monopole de la tolérance, de la vertu et de l'esprit. Et vous pauvres petits journaux locaux, feuilles vulgaires et sans éclat, vous n'avez qu'à vous bien tenir. Dans une déclaration écrite sur un style ampoulé et prétentieux, M. Gaston Deschamps qui s'est mal dissimulé sous cette signature : la rédaction, clame à tous les échos sa résolution de pourfendre les « agitateurs malfaisants et les spéculateurs véreux »/ Dans une phrase longue d'un kilomètre, il formule un programme qui n'est qu'un assemblage de mots sonores ... (*Le Radical des Deux-Sèvres, jeudi 13 janvier 1910*).

On comprendra aisément que dans une telle ambiance, la rencontre des éléments en présence n'ait pu être qu'explosive !

Le congrès républicain de Melle ressemble davantage à une séance politique de plébiscite et d'auto-persuasion, qu'à une véritable confrontation de candidats concurrents. Se reproduit, avec Rougier et Gaud dans les mêmes rôles, un scénario quasi identique à celui du congrès de Melle en 1906. Gaston Deschamps n'y apparaît même pas, n'est pas venu défendre son point de vue. A-t-il refusé de participer à

cette mise en scène ? Oui, puisqu'il arpentait justement le département des Deux-Sèvres les jours précédents! Si Deschamps n'était pas au congrès, c'est simplement qu'il ne pouvait pas y être, puisque ce rassemblement ne se tenait que pour rejeter sa candidature et que les jeux étaient faits d'avance comme l'indique *le Mellois* dans l'article reproduit ci-dessous :



Gaston Deschamps, Maurice Fourré le rappelle dans son article « Après le congrès », ne reconnaissait comme seule légitime que la voix des urnes, exprimée par le suffrage universel et non par le biais de délégués mandatés par les "barons" locaux du parti. Il refusait de reconnaître l'autorité des instances du parti, s'en remettait au verdict démocratique, et disait non à la « boîte » remplie par des manipulateurs.

Seul Ferdinand Rougier eut donc, en fin de compte, le privilège de présenter

sa candidature. Le docteur Gaud¹³, maire, conseiller général et président du Comité républicain de l'arrondissement de Melle, ouvre la séance en dénonçant les agissements d'un journal nouveau : *L'Avenir républicain* de Gaston Deschamps et, c'est probablement dès cet instant que l'on peut chronologiquement situer le début des débordements à l'encontre de Maurice Fourré. Les orateurs se succédant, exacerbent la vindicte contre Deschamps, la focalisent sur son émissaire.

A row of dragons advancing

Staring once at the red eyes across the river,
He conceived them to be growing larger,
As the orbs of a row of dragons advancing ...

(Stephen Crane, *The red badge of courage*)

Ce ne fut certes pas un épisode de la Guerre de Sécession, mais ce que décrit Maurice Fourré, avec un détachement probablement rétrospectif, c'est la montée de cette haine terrifiante des foules que rien ou presque ne peut réfréner.

Il est pourtant venu dûment accrédité, après avoir demandé une invitation officielle auprès des organisateurs du congrès. Ce qui aurait dû lui valoir – du moins le pensait-il, sans doute – certains égards, ceux que l'on accorde aux journalistes, la liberté de pouvoir rendre compte, ce qu'il appelle avec une certaine emphase : « son devoir de lumière ».

Après Gaud vint Rougier. La salle exultait, la fureur envers Deschamps croissait de minute en minute. Ferdinand Rougier donna l'estocade, certes sans évoquer nommément Deschamps, mais en rappelant, plus judicieusement, son propre bilan dans les Deux-Sèvres depuis huit ans. Édouard Gaud, qui avait fait installer une table et des chaises pour les représentants de la presse, intervint à trois reprises afin de : « calmer les plus excités ».¹⁴

¹³ Le docteur Louis-Édouard Gaud occupe provisoirement le poste de maire de 1909 à 1913, en absence de Théodore Girard, avoué puis juge suppléant au tribunal civil de Melle, ministre de la Justice du 3 novembre 1910 au 2 mars 1911 dans le gouvernement Aristide Briand. Maire de Melle de 1884 à 1909, puis de 1913 jusqu'à sa mort en 1918. Il fut également Sénateur des Deux-Sèvres de 1895 à 1918.

¹⁴ Article publié dans le *Mémorial des Deux-Sèvres* du 31 mars 1910, comportant une lettre, en guise de droit de réponse, d'Édouard Gaud réfutant les allégations du *Radical des Deux-Sèvres* dans son article du 22 mars 1910, sur les violences faites au représentant de *L'avenir républicain* lors du congrès républicain de Melle. *Le Mémorial de l'Ouest* prit fait et cause pour Maurice Fourré. (Rappelons que MF a été garçon

Georges Cadier, rédacteur en chef de *La Fraternité*, qui réclamait un peu de tolérance, fut également conspué (les exemplaires de *La Fraternité* rendant compte du congrès font malheureusement partie des lacunes des Archives départementales des Deux-Sèvres). Par la suite, devant la multiplication des demandes d'insertion de « droits de réponse », le journal s'est refusé à évoquer plus avant « l'Aventure de Melle ».¹⁵

On imagine sans peine le spectacle, Maurice Fourré relégué au pied de la tribune, ce maigre service de presse, cet unique représentant de la fraction hostile du parti, subissant, à chaque fois que l'on hue le nom abhorré de Deschamps, la vindicte populaire allant crescendo, à mesure que l'on évoque les innombrables failles de son mentor. La première rangée souffle et gronde, face à cet homme seul et muet, elle s'enhardit des débordements et des cris du second rang qui la pousse, et les plus éloignés qu'offusque le silence coupable du rédacteur, l'injurient, menacent de lui faire subir le sort qu'ils ne peuvent infliger à son maître supposé.

À ce moment, les cris, les interpellations, les appellations injurieuses se multiplient. Une foule en quadruple et quintuple rang se bouscule autour de la table à laquelle est assis le représentant de la presse et du public. Les insultes les plus grossières lui sont dites sans qu'il dévie un seul instant de son ferme propos qui est de se taire et de rester à son poste jusqu'à la fin de la réunion...

(Maurice Fourré)

Mais la menace devient si vive que, cerné, le représentant de la presse toute entière est obligé de se lever, sans doute afin d'éviter les coups et, sans désérer son poste, se tenir debout sous le havre précaire d'une tribune tout aussi inhospitalière, raidi dans sa volonté de mener à bien sa noble mission, quel qu'en soit le prix. Enfin, alors que seuls quelques isolés flétrissent l'attitude menaçante de certains énergumènes, au bout d'une heure interminable, Édouard Gaud lui-même, vient, selon ses dires, calmer les plus

d'honneur au mariage de Madeleine Mercier, la fille du directeur du *Mémorial*, (Cf *Mémorial*, article du 6 octobre 1910), cette mise au point relevait donc de l'amitié, mais également de la défense du journaliste.)

¹⁵ Le journal *La Fraternité* a été fondé à Lezay par le pasteur Georges Cadier et un libraire radical-socialiste, Honoré Canon. Devenu aujourd'hui *La Concorde*, organe hebdomadaire de la démocratie poitevine, diffusé à 4.500 exemplaires dans les neuf cantons du Saint-Maixentais et du Pays mellois. À l'époque de sa création, *La Fraternité* est un journal militant, marqué par une triple influence, le protestantisme, le radicalisme et la franc-maçonnerie. Honoré Canon était un proche de Jaurès, mais il s'opposait aux socialistes en préférant la fraternité des classes à la lutte des classes. (Eric Gautier, Président du Conseil général des Deux-Sèvres)

excités.

Les insultes continuent. Nous n'avons pas à les répéter, ne voulant pas étaler ces turpitudes sous les yeux de nos lecteurs. Les attaques se font plus injurieuses, plus grossières... Le représentant de la presse, entouré par quelques énergumènes qui deviennent menaçants parce qu'il ne répond rien, est obligé d'abandonner sa table. Mais rien ne lui fera quitter son poste. Debout contre la tribune, il prendra du mieux qu'il pourra les notes nécessaires pour renseigner le public. Et encore là pour qu'il puisse accomplir son devoir de lumière... il fallut l'intervention d'un délégué ...

(Maurice Fourré)

la séance du Congrès qui s'est réuni à Melle, dimanche dernier. Un de nos distingués confrères, M. Maurice Fourré, rédacteur en chef de l'*Avenir républicain*, muni d'une carte signée de M. Gaud, président du Comité d'arrondissement et conseillé, par conséquent, dans la parole donnée, s'est vu, pendant plusieurs heures, exposé aux pires injures sous que le bureau de cette singulière assemblée fit le moindre geste pour défendre, en sa personne, la liberté de la presse et les règles les plus élémentaires de l'hospitalité. C'est un fait sans précédent et qui, nous l'espérons pour l'honneur de la cité melloise, si avare et habituellement si hospitalière, ne se renouvellera pas.

C'est la première fois que les halles publiques de Melle sont devenues, sous l'œil d'une municipalité évidemment inexpérimentée, le théâtre d'une manifestation aussi contraire à la simple décence qui s'impose entre gens bien élevés. Il est inouï de penser que c'est le président de ce Congrès qui, par des provocations calculées, devant une équi: de tapageurs professionnels, a mis en cause le rédacteur en chef d'un journal, obligé, selon l'usage, à s'acquitter de son devoir professionnel en travaillant pour ses lecteurs.

Injecté par une bande de hurleurs, notre confrère a compris, — et nous l'en félicitons, — que son devoir était de ne rien répondre à des insultes dont le vacarme avait été organisé d'avance en des officines d'obstruction. Impossible, sans rien dire, obligé de quitter sa table pour soustraire ses feuillets à des tentatives de vol, notre confrère a délaissé, avec raison, les vociférations qui proféraient notamment, à son adresse, un individu récemment condamné par le tribunal de Melle et qui faisait le plus bel ornement de cette assemblée extraordinaire.

La Revue de l'Ouest, 24 mars 1910

« Détestables mœurs politiques... » titrait *La Revue de l'Ouest* du jeudi 24 mars 1910, citant *Le Mémorial* du 22 mars 1910.

Édouard Gaud se défendit cependant avec véhémence et non sans humour, dans sa réponse aux accusations du *Mémorial* qui lui reprochait d'avoir, dans son discours : « très imprudemment, sinon avec prémeditation, exalté les passions politiques... » :

... Ainsi donc, en plein XXe siècle, dans une cité d'ordinaire avenante et hospitalière, derrière des portes solidement barricadées aux frais des contribuables (bien entendu) et sévèrement gardées par des sbires armés jusques aux dents, j'ai, moi, président du Comité républicain de l'arrondissement de Melle, au moyen d'un sauf-conduit signé de ma propre main, et tandis que dans les quatre coins de la salle se dissimulaient quelques spadassins en manteau couleur de muraille, traîtreusement attiré sous les halles de Melle, le rédacteur de l'*Avenir républicain* !

Et là, au moyen d'une de ces harangues enflammées (dont j'ai seul le secret) contre cet infortuné journaliste venu là sur la foi des traités et n'ayant pour toute armée défensive qu'un pauvre petit crayon de deux sous, j'aurais excité une foule de 600 personnes altérée de sang et de carnage ! Si bien que — tel Orphée aux mains des Bacchantes — il s'en est fallu de peu que M. Fourré ne vint augmenter la liste déjà si longue des victimes du devoir et que ses membres déchirés et pantelants ne devinssent la proie des bêtes fauves très communes en ce pays ... Tout cela par ma faute ! ...

Ces précisions ne mirent cependant pas un terme aux échanges, par journaux interposés, d'insultes, insinuations, menaces, dénigrements, et de quelques noms d'oiseaux inconnus sous le climat des Deux-Sèvres.

Gaston Deschamps et la rédaction de *l'Avenir républicain* ne semblent cependant pas avoir tenu rigueur à Édouard Gaud, puisqu'à l'occasion de son décès soudain, le journal publierà en première page, le dimanche 21 décembre 1913, un article élogieux, mais aussi plein de nostalgie à l'égard d'une amitié fourvoyée dans des chemins sans issue :

... Toutes ses qualités qui, dans une élite sociale auraient trouvé leur place et donné leurs fruits, étaient, au contraire dépaysées dans le singulier milieu politique où le maire de Melle s'était aventuré pour son malheur. Il était trop intelligent, trop indépendant pour réussir en cette mêlée d'intérêts mesquins et de vulgaires appétits ou toutes les prédispositions instinctives vont aux médiocrités méchantes et jalouses. Il meurt excommunié, lui aussi, par les inquisiteurs qui, d'anathème en anathème,

voudraient exclure de la République les Républicains eux-mêmes. Avant de mourir, le pauvre docteur Gaud a été traité, lui aussi de « réactionnaire » et de « clérical » !

La Revue de l'Ouest jeudi 24 mars 1910 cite le Mémorial du 22 mars 1910

Ni les insultes ni les menaces n'ont pu le faire sortir de l'attitude parfaitement digne qu'il s'était imposée et qu'il a soutenue avec beaucoup de crânerie, jusqu'au bout. Nous le félicitons de ce rare courage. Et nous signalons à tous nos frères, sans distinction de parti, les lamentables moyens que les politiciens mal embouchés ne réussiront pas à maintenir dans notre pays de sagesse traditionnelle et de courtoisie héréditaire.

Contrairement aux coutumières convenances, et malgré les prescriptions formelles de la loi municipale qui exige la présence des agents de la force publique aux agglomérations où les municipalités sont responsables de l'ordre, ce scandale a pu se produire dans un endroit public, abusivement fermé par de véritables barricades, au contrôle des contrôlables et des électeurs. Un air de prémeditation et de guet-apens complète le caractère odieux de cette agression envers une personne honorable et de cette atteinte à la liberté de la presse et aux droits du public.

Notre protestation sera certainement comprise et approuvée par tous nos frères de la presse départementale, régionale et parisienne, qui savent à quoi les oblige leur engagement à servir, dans toute la mesure de leurs forces, les intérêts du public, et qui nous sont unis par les liens d'une étroite et fraternelle solidarité.

Ce « guet-apens » est un des nombreux incidents de la campagne menée contre la candidature de M. Deschamps par la bande Goirand.

Un point de vue professionnel, nous nous associons à la protestation du *Mémorial*; de telles violences contre un journaliste qui remplit son devoir d'information constituent un scandale.

La conclusion de ce tumultueux épisode revient à Maurice Fourré dans son article intitulé : « Après le congrès » évoquant, le 3 avril 1910, les conséquences de pratiques antidémocratiques, dénonçant les manipulations autoritaires et, plaçant cependant sa confiance dans la souveraineté du suffrage universel :

La décision du congrès n'a produit aucune impression sur le corps électoral. Le suffrage universel aura toujours, quoi qu'on fasse pour l'impressionner, le sentiment de sa force souveraine : et jamais les suggestions d'une minorité ne parviendront à le mener là où il ne veut pas aller.

Dans l'espèce, il manquait au congrès le prestige que peut donner un recrutement large, ouvert et libre ; il lui manquait en un mot que sa source fut près du suffrage universel. Et certains patronages ; certaines manœuvres avaient achevé de lui enlever l'autorité pour qu'il représentât une force réelle devant l'opinion ...

... On subissait sans entrain le candidat de M. Goirand. Et pouvait-il en être autrement ? Le député sortant n'a pas travaillé d'une manière convenable. On a dans le pays le culte trop réel du labeur ponctuel et probe pour n'être pas sensible au sentiment de réprobation qui monte de toutes parts. Bon gré, mal gré, on rejettéra un homme qui n'a pas rempli son mandat ; la mollesse avec laquelle l'a accepté le Congrès montre qu'il est rejeté déjà.

Et maintenant, la parole est au suffrage universel.

Maurice Fourré .

Philippe Landreau

APRÈS LE CONGRÈS

La décision du Congrès n'a produit aucune impression sur le corps électoral. Le Suffrage universel aura toujours, quoi qu'on fasse pour l'impressionner, le sentiment de sa force souveraine : et jamais les suggestions d'une minorité ne parviendront à le mener là où il ne veut pas aller.

Dans l'espèce, il manquait au Congrès le prestige que peut donner un recrute-ment large, ouvert et libre ; il lui manquait un mot que sa source fut près du suffrage universel. Et certains patronages, certaines manœuvres avaient acheté de lui enlever l'autorité nécessaire pour qu'il représentât une force réelle devant l'opini-
on.

La lecture de la *Gazette* de MM. Goirand, Moreau et Rouger achève d'affirmer le jugement formé d'après les observa-tions reçues au cours de la réunion. L'impression très nette, c'est que le Congrès n'avait pas confiance dans ses forces, dans son crédit, c'est qu'il y avait pas foi dans le succès. Beaucoup de congressistes s'y étaient rendus par un reste d'habitude. Mais les idées de liberté qui montent peu à peu du peuple, qui sont l'âme même du Suffrage universel, n'avaient pas été sans les troubler, sans les ébranler ; et aussi, plus encore que la foi dans le succès de la candidature qui allait sortir de la « halle », leur manquait la foi réelle et profonde dans le Congrès auquel ils participaient.

Dans cette halle close, où se faisait, plu-tôt que tout autre chose, l'apothéose byzantine de l'étonnante habitude des em-brigadements d'une partie de l'armée ré-publicaine, on n'était pas sans être trou-blé par la pensée de la troupe immense des électeurs « sans grades » qui éveillait et qu'anime le souffle de la liberté république-nne, et l'élan vainqueur de l'émancipa-tion démocratique contre une autorité étroite et figée.

Quel choc pouvait donc produire dans l'opinion la décision d'un Congrès dont le résultat était annoncé depuis six mois, avant même que fussent désignés les ci-toyens qui allaient être choisis pour assis-ter à ce Congrès ? Il y avait manifeste-ment dans cette désignation quelque chose de député sortant comme candidat, non seulement tout ce qui était nécessaire pour anéantir l'autorité des congressistes mais encore tout ce qu'il fallait pour anéantir l'autorité de ce congrès devant le corps électoral.

La foi manquait aux congressistes. Ils sentaient qu'ils avaient tort ceux qui avaient répandu des mots d'ordre contre les répu-blicains qui prétendent ne relever que du Suffrage universel. Ils sentaient surtout que ces républicains sont le grand nombre,

Ils sentaient enfin que la force et la victoire seraient la propriété de ceux qui s'adres-sent directement et du plus près possible au Suffrage universel, arbitre souverain.

Ce manque d'élan, ce manque d'en-thousiasme, cette absence de foi dans le succès furent très faciles à discerner à ce congrès du 20 Mars. On ne sentit pas écla-ter un seul cri, une seule phrase qui fus-sent parti directement du cœur, sans avoir été préalablement préparés, sou-pesés, étudiés dans les habituées offi-cines. Tout y a été apprêté, jusqu'à dans ses contradictions apparentes. Le scéna-rio de la réunion avait été étudié comme celui d'une pièce de théâtre. Les discours étaient appris par cœur, afin que pas un mot trop violent ou imprudent n'échappe. Les seuls incidents vraiment signifi-catifs — en dehors de ces apprêts qui en-lèvent toute vie et toute force à une ré-union — furent ceux qui naquirent d'évé-nements imprévus : les insultes à un rep-resentant de la presse, les cris à l'adresse de M. Cadier qui parlait au nom de la tolérance... les paroles de M. Girard qui vint à la tribune quand il sentit la partie com-promise et dont les mots tout d'adresse dissipèrent pour un instant le sentiment de malaise glacé.

M. Girard avait été « invité » à ne pas se mettre en avant. Il y a dans cet efface-ment momentané de M. Girard la preuve du succès grandissant des partisans de la liberté républicaine. Le 30 octobre, M. Girard parlait en maître, au premier rang. Le 20 Mars, il se tait et se cache. Il n'est pas un électeur qui ne comprendra que ce n'est pas de son plein gré que M. Girard se tait. C'est le corps électoral qui lui a imposé silence. Les temps ont bien changé depuis le moment tout proche auquel on l'envoie ou il prendait la parole à Brioux. Il juge maintenant nécessaire de faire agir les autres en son nom. Le public com-prendra aisément la signification de son silence. Les électeurs sauront aussi que, pour être muet, il n'en est pas moins encore le maître de ses dernières bandes. On se débarrassera de lui tout à fait dans la personne de son candidat. On votera contre M. Rouger.

Inutile de parler du discours de M. Rouger. Le même avec quelques va-riantes a été répété ça et là. La *Gazette* n'a pas même jugé bon de le reproduire. On en peut dire qu'il fut insignifiant. Le public n'en escomptait pas un d'autre. On l'écouterà sans enthousiasme et sans conviction. On n'en attendait rien ; il n'a rien apporté. L'opinion bien arrêtée qu'on a partout sur le député sortant avait mani-festement influé sur les congressistes les plus présents.

L'Avenir républicain, 3 avril 1910

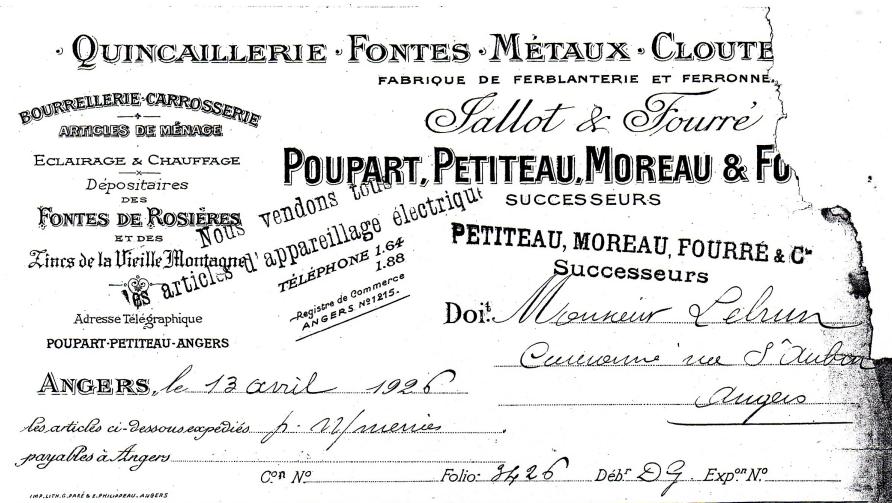
Quai des Luisettes

Un de nos précieux correspondants d'Angers, Jean-Pierre Saulnier, érudit et collectionneur, nous a communiqué en détail les résultats de ses recherches, sur l'importante entreprise qu'était la quincaillerie Fourré, et aussi sur l'évolution du paysage, si fondamentalement fourréen, du quai des Luisettes, devenu quai Gambetta, que l'écrivain a habité jusqu'à sa mort en 1959. On y découvrira notamment la liste des bateaux-lavoirs qui y étaient amarrés en permanence : elle constitue en elle-même un poème qui aurait pu à bon droit figurer dans les pages du *Rose-Hôtel* ou du *Caméléon* ... C'est aussi pour faire découvrir au lecteur ce quai des Luisettes, tel qu'il était dans l'enfance de Fourré, que nous avons reproduit ci-après le bel en-tête de la société Cointreau, dont les bureaux existaient encore, il y a peu, au même endroit (peut-être y sont-ils toujours ?)

C'est aussi à J.P. Saulnier que nous devons la magnifique photo du quai des Luisettes vers 1870, qui orne la couverture de ce numéro 23 de notre bulletin. Elle est l'œuvre de Gaspard Berthault, sur lequel il nous donne les informations suivantes : Gaspard Berthault (Angers, 1829 - Paris, 1900), installé au 10, place du Ralliement, peintre en décors. Il se fait connaître dès 1853 par ses portraits en daguerréotypes, puis, en 1855, ouvre à cette adresse un atelier spécialement aménagé, à l'enseigne *Aux Statues de Daguerre*. En 1858, il expose trois vues d'Angers à l'exposition « quinquennale agricole, industrielle et artistique » (tout un programme !) (...) En 1872, il s'associe à son fils Fernand, et cesse son activité en 1880. (Catalogue de l'exposition *Mémoires d'objectifs*, Angers, 1858-1918, Musée des Beaux-Arts d'Angers).

Il nous plaît de débuter cet article, qui nous a été transmis sous forme de lettre, par l'en-tête (un peu abîmé, mais encore très beau) d'une facture de la maison Fourré, datée du 13 avril 1926 : c'est, à peu de choses près, le moment précis où Fourré, âgé de cinquante ans, revient, au terme de sa vie professionnelle, « vivre avec ses

parents le reste de son âge », et entreprendre l'œuvre que l'on sait.



Angers, le 13 novembre 2009

Monsieur,

Suite à mon appel téléphonique, je vous envoie les photocopies des différentes factures anciennes de la quincaillerie Nau, Jallot, Fourré et Cauvin (1887) et successeurs jusqu'à la date de 1926. Ces factures anciennes, que je collectionne depuis plusieurs années, permettent de reconstituer l'histoire de ces anciennes fabriques et commerces d'Angers.

En plus, j'étudie l'évolution de leur graphisme. Ainsi, pour certaines factures de la même maison, il existe 5 à 6 dessins différents de l'immeuble avec son environnement proche (par exemple la maison Cointreau, quai Gambetta, la maison Marten, spécialisée dans le bouchon, rue de la Roë).



Le quai des Luisettes à la Belle Époque, bordé par les usines Cointreau

Malheureusement pour la Maison Nau, Jallot, Fourré et Cauvin, je n'ai pas pour le moment de facture avec un beau dessin pouvant représenter la quincaillerie.

Cependant je vais continuer mes recherches auprès d'amis cartophiles angevins qui ont de belles collections sur Angers.

Je vous communique également les résultats d'une recherche que j'ai faite dans le livre de Christiane Oghina-Pavie, *Chambre avec vues (200 ans d'histoire économique de l'Anjou 1804-2004)* :

- Membres de la Chambre de commerce d'Angers (1855-1960).
 - Petiteau, Jean. Dates de mandat : 1943-1954. Activité : Quincaillerie. Adresse commerciale : Angers.
 - Dans l'*Annuaire statistique, administratif et*

commercial de Maine-et-Loire pour l'année 1914, j'ai retrouvé plusieurs noms qui peuvent vous intéresser :

Ainsi, page 262, la liste des habitants par rues :

- Gambetta (quai), commence boulevard Ayrault et finit place Molière, Canton S-E, 1^{er} arrondissement :

- N° 23, Petiteau, négociant.
- N° 34-35, Cointreau, Edouard, distillerie
- Côté de la Maine :

- Bureau d'octroi, au pont de fonte
- Brohan, Louis, receveur d'octroi
- Rousseau, bat-à-laver *l'Union*.

- Bateaux à vapeur :

- *Le Raoul* (pour Épinard), à M. Pineau, à Épinard
- *Marie-Georgette* (Écouffant), à M. Gallet
- Pontons et bureaux des bateaux à vapeur
- Les Hirondelles¹⁶ pour la Pointe et Château-Gontier

- Bateaux-lavoirs

- Angibaud Vve, quai Gambetta
- Cadiau B., *Le Saint-Désiré*
- Bideau, René, *Le Saint-Maurice*
- Gandin, *Angibaud*
- Lane, *Le Saint-Charles*
- Vaslin Vve, *Le Moulin à paroles*
- Gaboriau, Paul :
- Duchesse, Félix, *L'Ange gardien et Désiré*
- Le Mée, *Le Saint-Jacques*
- Robert, *Le Saint-Mathurin*

¹⁶ « Les hirondelles » étaient le nom que l'on donnait au XIX^e siècle aux navette fluviales, alors nombrbeuses

p. 482 : Commerce et professions

- Quincaillier (en gros) : Fourré, Poupart, Petiteau et Moreau, rue Thiers, 22-24

p. 550 : Dans la liste alphabétique des habitants d'Angers

- Fourré, Poupart, Petiteau et Moreau, quincaillerie en gros, rue Thiers, 22-24

- *Annuaire statistique de Maine-et-Loire pour l'année 1876* (92^{ème} année), Angers. Librairie de P. Lachèse, Bellevue et Dolbeau, 13, chaussée St-Pierre

p. 376 : Nau, Deschamps et Jallot, quincaillerie en gros, rue Royale 27

p. 354 : Jallot, Alfred, négociant, rue Royale 27

p. 329 : Deschamps, Louis, quai des Luisettes

p. 291 : Commerces d'Angers : Quincailliers Nau, Deschamps et Jallot, rue Royale.

p. 338 : Fourré-Nau, quai des Luisettes

1871

p. 272 : Quincailliers : Nau et Bricard, rue des Luisettes

p. 350 : Nau, Deschamps et Jallot, quincailliers en gros, r. Royale.

1868

p. 291 : Quincailliers : Nau et Bricard, r. des Luisettes.

p. 350 : Nau, Deschamps et Jallot, quincailliers en gros, rue Royale.

p. 335 : Fourré-Dureau, maître de bateau à laver, rue des Terras.

1853

p. 256 : Quincailliers : Nau, rue Bourgeoise.

- Dans l'annuaire 1935 de la Société amicale de secours des anciens élèves de l'École polytechnique

p. 102 : Liste générale des promotions 1892. Admis : 252
Petiteau, Cap. G., dessin industriel, 31 rue St-Evrault, à Angers.

(...)

Je vais continuer mes recherches en photographies et cartes postales anciennes du quai Gambetta. Pour l'instant, j'ai une très belle photographie de Gaspard Berthault représentant la Maine, les bateaux, le quai des Luisettes, la tour Saint-Aubin, la cathédrale et le début du quai Ligny. (...)

Je vous remercie beaucoup de m'avoir fait découvrir Maurice Fourré lors de notre rencontre à Paris.

(...)

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Jean-Pierre Saulnier



À l'occasion de la réédition de

La Marraine du Sel (1955)

L'AAMF organise une
soirée autour de

Maurice Fourré
le jeudi 27 mai à 19h30
à la librairie **La Lucarne des Écrivains**

115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris - tél./fax : 01 40 05 91.51



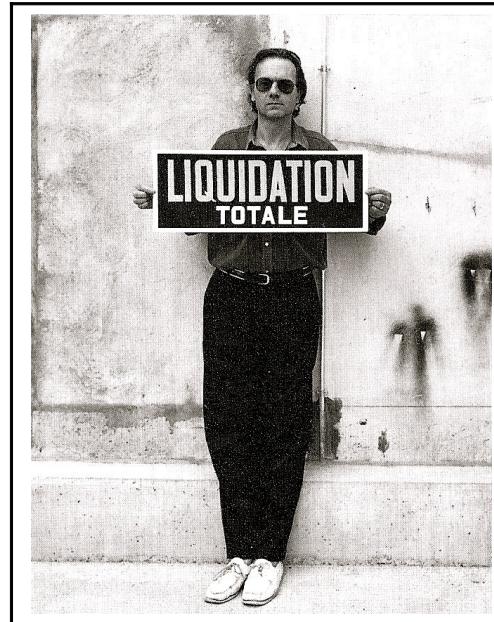
Lectures - Débats - Libations

Alain-Pierre Pillet

Né en 1947 à Genève et décédé brutalement le 17 décembre 2009, Alain-Pierre Pillet était membre de l'association des amis de Maurice Fourré depuis le tout début. Il a publié sous le titre de *Watt Mer*, trois recueils d'aphorismes aux éditions *Syllepses* (le dernier en 2003 ; un quatrième volume reste inédit), illustrés par Jacques Monory, et qui ont fait l'objet d'une adaptation théâtrale à Genève en 2006. Le personnage de Watt Mer, intervenant toujours à contretemps et prenant à contre-pied ce qui se complaît à l'être, tenait beaucoup de son auteur.

Alain-Pierre Pillet avait fondé les éditions *Îles Célèbes*, où il avait notamment publié *Bombardier géant du rêve noir* en 1980, *André Breton à Venise* en 1984 et, la même année, *Lettre à André Pieyre de Mandiargues*. Ses différents ouvrages ont été illustrés par Jean Terrossian, Hervé Télémaque, Robert Lagarde, Sergio Dangelo ...

Il a participé à de nombreuses revues se référant au surréalisme ainsi qu'aux activités de la banalyse dans les années 1980. Ses amis conserveront le souvenir des nombreuses cartes postales qu'il leur adressait, portant des messages aussi laconiques qu'ambigus, voire des extraits appropriés de G. Simenon, un de ses auteurs de prédilection. Son dernier projet était l'exploration systématique des préfectures de département.



Ce n'est ni avant la vie, ni après la mort qu'il se demande
S'il y a quelque chose.
C'est sous les pieds.

(Watt Mer vol III)

Stéphane Mahieu

Adieu au marquis

Peut-on rêver patronyme plus fourréen que celui de Goulaine ? Adresse plus fourréenne que celle du Château de Goulaine, à Haute-Goulaine (Loire-Atlantique) ? Activité plus fourréenne que celle d'élever de « gracieux muscadets » parmi ... les papillons ?

C'était tout cela, Robert de Goulaine. Et aussi un membre fidèle de l'Association des Amis de Maurice Fourré. À l'instar de Fourré, Robert de Goulaine avait été découvert par Julien Gracq, qui, en 1992, l'avait encouragé à publier son premier roman (tardif, là encore), *Le Dernier ange* (Critérion) : né en 1933, il frisait alors la cinquantaine, et, succédant à celles de la vie parisienne, les exigences de la gestion du domaine familial ne lui avaient pas laissé jusque-là le loisir de céder à sa vocation première. Devenu écrivain, il a fait de Goulaine un lieu de rencontres pour écrivains et artistes, que Renaud Camus visite dans le second volume de ses *Demeures de l'esprit* (Fayard).



Il est mort d'une longue maladie, comme on dit, au début de cette année, à l'âge de soixante-seize ans.

Nous n'aurons pas eu le temps de le connaître, de venir le voir à Goulaine, comme il nous y invitait si chaleureusement, il y a quelques mois à peine, au téléphone : au milieu de tous les soucis de sa maladie, il nous avait appelés pour savoir s'il était bien à jour de sa cotisation ... oui, il était comme ça, Robert de Goulaine.

Il nous avait envoyé son dernier roman, *Tant et si peu* (éditions du Rocher, 2008), hommage à un roman alors encore anonyme, *Madame Solario*, avec une dédicace que nous nous plaisons à reproduire ici.

aux amis de Maurice Fourré,
avec ma gratitude pour ce qu'ils
font afin d'honorer comme il
Tant et si peu
Conviens le mimoire de chez
écrivain.

Robert de Goulaine

22 - IX - 08

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tél&fax : 01.42.64.83.54
@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : <http://aamf.tristanbastit.fr>

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

*Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.*

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
Cotisation annuelle : 20 €
Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place qu'elle
mérite

Fleur de Lune n° 23 - mai 2010